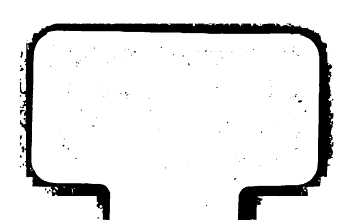








STRUENSÉE

DRAME

EN CINQ ACTES, HUIT TABLEAUX

EN VERS

D'APRÈS LE DRAME EN PROSE DE JULES BARBIER

PAR



PIERRE BARBIER

Prix : 2 fr. 50



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

1900

STRUENSÉE

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX EN VERS

Représenté pour la première fois
(partiellement, avec la musique de scène de MEYERBEER,
à l'une des matinées COLONNE)
sur le THÉATRE DE L'ODÉON, le 6 avril 1899.

DU MÊME AUTEUR

LE ROI CHEZ MOLIÈRE, comédie en un acte, en vers.

INDIGNE, drame en cinq actes.

L'ENCLUME, opéra-comique en un acte.

LE MODÈLE, comédie en un acte, en vers.

VINCENETTE, drame en un acte, en vers.

LE BAISER DE SUZON, opéra-comique en un acte.

AU BOIS SACRÉ, idylle en un acte, en vers.

LA PREUVE, drame en un acte.

LES FIANÇAILLES DE TRIBOULET, comédie en un acte et deux tableaux, en vers.

DAPHNIS ET CHLOÉ, comédie lyrique en trois actes.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20812-9-99. — (Encre Lorilleux).

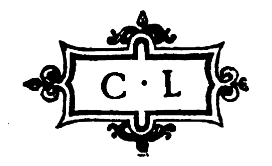
STRUENSÉE

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX EN VERS

D'APRÈS LE DRAME EN PROSE DE JULES BARBIER

PAR

PIERRE BARBIER



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1899

A LA MÉMOIRE

DE GASTON BÉTHUNE

A toi, cher grand cœur trop tôt disparu, qui donnas à tes amis un rare et touchant exemple de solidarité fraternelle, je dédie cette œuvre où j'ai concentré tout mon rêve de poète et d'homme dans l'exaltation de la fraternité et de la solidarité humaines.

PIERRE BARBIER.

Il n'a été représenté, au Théâtre de l'Odéon, que des fragments de ce drame, ceux indispensables à l'explication des différents morceaux de la belle partition de Meyerbeer. Cependant, M. Ginisty m'ayant accordé, pour ces deux matinées, une interprétation hors ligne, mes vaillants et remarquables interprètes ont réussi à tenir le public dans cette illusion qu'il assistait à la représentation d'un drame complet.

Je tiens à ne pas publier mon *Struensée* sans leur exprimer à tous, ainsi qu'à M. Édouard Colonne, qui fut le parrain de l'œuvre, et à M. Ginisty qui lui assura si largement un commencement d'existence, ma profonde reconnaissance d'un premier succès que je leur dois et qui, par leur concours, je l'espère, se complètera dans l'avenir.

PERSONNAGES

LE ROI CHRISTIAN VII	MM.	RAMEAU.
FRÉDÉRIC STRUENSÉE, premier ministre.		MARQUET.
LE PASTEUR STRUENSÉE, son père .		ALBERT LAMBERT.
LE COMTE RANTZAU, ancien ministre.		DAUMERIE.
KOLLER, colonel de la garde norvégienne .		LAUMONIER.
BRANDT, premier chambellan, ami de Struensée		
GULDBERG, conseiller de la reine douairière Marie-Julie.		
SIR ROBERT KEITH, ambassadeur d'Angleterre.		
LE PRINCE BÉRÉSOF, ambassadeur de Russie		
DETLER, page de la reine	Mme	
GULDEN, vieux paysan.	MM.	CEALIS.
ÉRIC, paysan		CAILLARD.
SCHACK, paysan		
JEAN, domestique de Struensée		
UN OFFICIER		
UN CRIEUR PUBLIC.		
UN GEOLIER. / UN BOURREAU. } Personnages muets.		
CAROLINE-MATHILDE, princesse de Galles, reine de Danemark	Mmes	SOREL.
MARIE-JULIE, veuve de Frédéric V, belle-mère de Christian VII		DE FEHL.
LA COMTESSE DE REEZ, dame d'honneur de la reine Mathilde		BÉRYL.
LA PRINCESSE NATHALIE, fille du prince Bérésof.		

SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR, PAYSANS, VALETS, PAGES, MASQUES, OFFICIERS, GARDES, GENS DE LOI, etc., etc.

Copenhague, 1772.

NOTA. — Les personnages aux noms desquels ne correspondent pas des noms d'artistes ne paraissent que dans les parties du drame qui ne furent point représentées à la matinée lyrique du 6 avril.

STRUENSÉE

ACTE PREMIER

Une terrasse ombragée de grands arbres, au château de Christianbourg, à Copenhague. — Pavillon à gauche. — Vue sur la mer.

SCÈNE PREMIÈRE *

KOLLER, BRANDT, OFFICIERS.

Koller entre en scène suivi de ses officiers et parlant avec animation à Brandt.

KOLLER.

Oui, monsieur Brandt, j'apporte ici les doléances
De la garde : l'oubli voulu des préséances,
Des privilèges, des droits acquis, le mépris
De tout ce qui jadis s'estimait à haut prix,

Ironiquement.

Ces réformes enfin du genre égalitaire
Qui vont organiser le chaos sur la terre,
Lassent un corps qui veut servir l'autorité,
Et je ne réponds plus de sa fidélité. —
Si monsieur le premier ministre veut m'entendre...

* Voir la note 1.

BRANDT.

A la rébellion, monsieur, il n'est point tendre.

KOLLER, *d'un ton sec.*

C'est pour la conjurer que j'oserai presser
Son excellence...

BRANDT.

Soit! Je vais vous annoncer.

Il sort.

SCÈNE II

KOLLER, OFFICIERS.

KOLLER, *aux officiers.*

L'impertinence des chambellans fait connaître
Dans toute sa beauté l'arrogance du maître.
Insolent parvenu ! quoi ! ce petit docteur
D'Altona, fils obscur d'un modeste pasteur,
Qui se fait gazetier pour son apprentissage
D'homme d'État, puis, se trouvant sur le passage
Du Roi, doit au hasard de le sauver un soir
D'une syncope et, prompt à se faire valoir
Par des soins où se feint un dévouement sincère,
Devient son compagnon fidèle et nécessaire,
Puis, favori choyé, médecin cavalier
Des femmes, conseiller... mieux encor, familier
De la Reine, intendant de ses plaisirs, grand maître
De son boudoir, jusqu'à justifier peut-être
Tous les étonnements, tous les soupçons... montant
Du rang le plus obscur jusqu'au plus éclatant,

De premier médecin passe premier ministre...
Quoi! cet aventurier, sauveur, apôtre et cuistre
Nous ferait la loi ?... Non ! Il est temps : avisez :
Ou nous brisons cet homme ou nous sommes brisés.

TOUS.

Oui.

UN OFFICIER.

Que comptez-vous faire?

KOLLER.

Avertir sa prudence,
D'abord, qu'à mettre ainsi tous ses ressorts en danse,
On prépare à l'État des chocs et des fracas
Qui risquent de tout perdre.

L'OFFICIER.

Et s'il ne comprend pas ?

KOLLER, s'asseyant à califourchon sur une chaise de jardin qui est à sa portée. — Les officiers l'entourent.

En faire remonter la faute au roi fantoche
Qui permit qu'un rêveur mît l'État dans sa poche
Et, déposant ce roi dont la raison faiblit,
Couronner Frédéric, l'enfant du second lit.

L'OFFICIER.

Déposer Christian Sept !...

KOLLER.

Oui, s'il rampe derrière
Ce bourreau de nos droits.

L'OFFICIER, après avoir consulté du regard les autres officiers.

La reine douairière

Consent-elle... ?

KOLLER.

Messieurs, je vous parle en son nom.
Est-il un seul de vous qui nous condamne ?

TOUS LES OFFICIERS.

Non.

Struensée sort du pavillon, suivi de Brandt. Koller se lève, les officiers s'effacent.

SCÈNE III

Les Mêmes, STRUENSÉE, BRANDT

STRUENSÉE, après avoir salué les officiers, s'avançant vers Koller.

Eh bien, monsieur Koller, on dit donc que la garde
Norvégienne fait la mutine et hasarde
Des clameurs contre la politique du roi
Qui mit, sans son conseil, du nouveau dans la loi ?

KOLLER.

Excellence, il est vrai, ce nouveau l'épouvante :
Elle craint les effets d'une œuvre décevante

Ironiquement.

Qui doit donner la vie au peuple... et la gaîté,
Mais donnera la mort à la société.

STRUENSÉE, dédaigneusement.

Bon ! bon ! malgré l'esprit que ce discours révèle,
La garde voudra bien servir la loi nouvelle,
N'est-ce pas ? Nous pourrons, à ce prix, l'employer,
Et la société vivra... pour la payer.

KOLLER.

Monsieur !...

STRUENSÉE,

Quoi donc ! La chose... ou le mot vous effraie ?...
Ce n'est pas moi, monsieur, c'est la loi qui vous paie ;
Mais vous êtes par elle, et sans plus discuter,
Payés pour la servir et non pour la dicter.

KOLLER.

La garde sert le roi Christian Sept et rien d'autre
Et n'entend pas qu'il soit le servant d'un apôtre.

STRUENSÉE.

Qu'elle s'en tienne à son service régulier !...
Le roi veut une garde et non pas un geôlier.

KOLLER.

Un roi qui laisse ainsi semer le vent, récolte
La tempête.

STRUENSÉE.

Quoi donc ! la garde se révolte?

KOLLER, avec un sourire ironique.

Non... elle chante encor... mais peut se révolter.

STRUENSÉE avec force.

Soit ! Je vais lui donner des refrains à chanter.
Des services passés le roi la remercie,
Monsieur, j'en fais autant et je la licencie.

KOLLER suffoqué.

Vous...

STRUENSÉE.

Je la licencie... allez, et méditez :
On ne pactise pas avec des révoltés ;

Un mauvais serviteur se rebelle?... on le chasse.
Portez-lui ma réponse à sa folle menace.

KOLLER.

Le roi...

STRUENSÉE.

Je suis gardien de sa loi, c'est assez.

KOLLER.

Mais...

STRUENSÉE.

Vous êtes soldat, monsieur, obéissez.

Rantzau entre en scène.

SCÈNE II

Les Mêmes, RANTZAU.

KOLLER, à Rantzau qui entre.

Comte, la garde qui va mourir vous salue.

RANTZAU.

Quoi?

KOLLER, avec ironie.

Pour le bien public, sa perte est résolue.

A Struensée.

Excellence, acceptez ma démission.

STRUENSÉE.

Bien!

Rantzau regarde Struensée avec étonnement.

KOLLER.

Mon devoir est rempli; je ne réponds de rien.

Il salue et sort, suivi de ses officiers.

SCÈNE III

STRUENSÉE, RANTZAU.

RANTZAU.

Excellence, je vois que tout ce qu'on raconte
Est véritable;

STRUENSÉE.

Vous chez moi, monsieur le comte?

RANTZAU, *solennellement.*

Je viens vous demander grâce pour mon pays...

STRUENSÉE.

Grâce?...

RANTZAU.

Ma conscience ordonne, j'obéis.
C'est moi qui le premier vous connus, Struensée.
Un cœur noble éclairé d'une vaste pensée,
Tel m'apparut d'abord le médecin du roi.

STRUENSÉE, *modestement.*

Comte...

RANTZAU.

Las du pouvoir et songeant qu'après moi
Bernstorf ferait de la politique importune,
D'un mot dit à Christian je fis votre fortune,

Il me crut, dans son cœur je me vis remplacé,
Je partis, et bientôt Bernstorf fut renversé.
De loin je vous suivais, mais...

STRUENSÉE.

Mais ma politique
A son tour donna prise à votre âpre critique...

RANTZAU l'interrompant.

Croyez-vous que je vous estime?

STRUENSÉE.

Oui, je le croi.

RANTZAU lui tendant la main.

Vous m'estimez aussi?

STRUENSÉE, lui donnant la main.

Recevez-en ma foi.

RANTZAU.

Souffrez donc que le vieux Rantzau vous avertisse
Que, pour des visions d'incertaine justice,
En croyant affranchir la pauvre humanité,
Vous la rendez à sa première obscurité;
Vous délivrez son corps d'une chaîne bénie,
Et c'est pour infliger des fers à son génie;
Car, dès que la matière est maîtresse, l'esprit
Devient esclave, perd ses clartés... et périt.
Tout pays libre prend des aspects de caverne;
Les peuples ne sont forts qu'autant qu'on les gouverne,
Et la société modèle, croyez-moi,
C'est un peuple puissant sur qui règne un grand roi.

STRUENSÉE.

Mais, monsieur, les grands rois se comptent dans l'histoire;
Attendre leur venue est très aléatoire

Pour un peuple affamé qui n'a qu'un roi... moyen;
Il est vrai que pour vous la matière n'est rien,
Mais encore avez-vous grand besoin qu'elle vive
Pour assurer la source où l'esprit se ravive,
Car ce n'est pas la loi du monde, au demeurant,
Qu'on ait la tête saine avec un corps souffrant.
C'est pourtant l'éternel scandale : une noblesse
Qui s'amuse, s'ébat, s'endort dans sa mollesse,
Ne vit que par le peuple et le dit vil et bas,
Vu qu'il lui donne un pain dont il ne mange pas;
Par la masse en géhenne une caste enrichie,
Voilà l'ordre à vos yeux? Moi j'y vois l'anarchie.
Marcher sur la matière humaine et piétiner,
C'est déshonorer l'homme et non le gouverner.
Vous me vantez l'esprit? Quel esprit? Je le nie.
Quand il est sans espoir, un peuple est sans génie.
Vous le voulez puissant? soyez-lui généreux;
Vous rêvez un grand roi? Faites un peuple heureux.

RANTZAU.

De corps ou d'âme? Mais laissons là les symboles.
Un point surtout, monsieur, m'émeut dans vos paroles :
Vous voulez supprimer la richesse?

STRUENSÉE.

Non pas.
C'est le régulateur du travail ici-bas,
C'est la neige amassée au sommet des montagnes
Qui fait égal le cours des eaux vers les campagnes;
Comme l'épargne des glaciers fond dans l'été
Pour assurer la vie et la fécondité
Des plaines, la richesse, autre réserve utile,
A tout l'effort de l'homme assure un champ fertile,
Mais ce n'est dans vos mains un réservoir sacré,
Que si chacun par vous en est désaltéré.

RANTZAU.

La charité...

STRUENSÉE.

Le mot est doux, mais rapetisse
L'œuvre à tenter.

RANTZAU.

Quel mot vous plaît mieux?

STRUENSÉE.

La Justice.
Vouloir que l'humble serf, de sa honte affranchi,
Redresse un pauvre corps par les siècles fléchi
Et, tout émerveillé d'avoir un cœur qui vibre,
Rie au soleil de son beau regard d'homme libre,
Puis rie à son labour qui n'est plus pour autrui
Et s'exalte à gagner un pain qu'il sait à lui;
Le soustraire au mépris, le sauver de l'aumône
Et, pour lui faire aimer les vertus qu'on lui prône,
L'établir dans ses droits et dans sa dignité,
Voilà comment j'entends, monsieur, la charité.

RANTZAU, *d'un accent de grave reproche.*

L'humanité dormait...

STRUENSÉE.

A son âme engourdie
J apporte la lumière.

RANTZAU.

Hélas! non, l'incendie.

STRUENSÉE.

Moins funeste cent fois que ces jours sans clarté.

RANTZAU.

Oui, s'il n'est pas suivi de plus d'obscurité.
Je n'incrimine rien; vos desseins sont sublimes,
Mais votre illusion s'ébat sur des abîmes,
Et, courant au hasard dans le mystère humain,
Vous dansez sur la poudre, une torche à la main.

STRUENSÉE.

L'esclavage ferait courir au chaos même.

RANTZAU.

Mais vous estimez donc les hommes?

STRUENSÉE.

Je les aime.

RANTZAU.

Vous en serez haï, maudit, persécuté...

STRUENSÉE.

Quand Socrate vainqueur met l'âme en liberté,
A son esprit ailé qu'importe la ciguë?

RANTZAU.

Hélas! la calomnie est une flèche aiguë
Pire que le poison de Socrate; ses coups,
Pour nous toucher au cœur, frappent autour de nous.
Prenez bien garde.

STRUENSÉE.

A quoi? que dit-on?

RANTZAU.

Que la reine...

STRUENSÉE, tressaillant d'inquiétude.

Dieu!...

RANTZAU.

Vous regarde en femme et non en souveraine.

STRUENSÉE, indigné.

Qui dit cela?

RANTZAU, lui donnant un libelle ouvert.

Lisez.

STRUENSÉE, après avoir jeté les yeux sur le libelle.

Infamie!... Ah! parbleu!...
Voilà qui veut du sang; je jure qu'avant peu
Le billot châtiera l'auteur de ce libelle...

Dédaigneusement.

Mais non, c'est un laquais, j'en ferais un rebelle.

Rendant le libelle à Rantzau.

La fange n'atteint pas un front dont la beauté
Est faite de candeur, d'honneur et de fierté...
Une âme où la splendeur morale est infinie.
Le firmament, monsieur, craint-il la calomnie?
La reine s'intéresse à mon œuvre, en effet...
Et vous verrez le peuple heureux par son bienfait.
Mais son auguste époux qui sait s'inspirer d'elle,
Comme elle, se confie à son sujet fidèle
Et mon œuvre lui plaît, car il est sûr de moi.

RANTZAU, lui tendant la main.

Je jure sur l'honneur, monsieur, que je vous croi.

SCÈNE III

LES MÊMES, ERIC, JEAN.

JEAN, poussant Eric devant lui.

Marche !

STRUENSÉE.

Qu'est-ce ?

JEAN.

Un bandit que, dans la salle basse,
J'ai trouvé dérobant une aiguière.

ERIC.

Par grâce,
Fais donc vite et m'accroche au plus prochain sapin.

STRUENSÉE.

Tu t'appelles ...?

ERIC.

Un homme à qui tu pris son pain.

STRUENSÉE.

Moi ?

ERIC.

Tu ne pouvais pas me laisser mon servage ?
On mangeait mal, mais on mangeait ; ta loi sauvage
M'a perdu ; je croyais être libre ; insensé !...
Quand j'ai dit : « Payez-moi », mon maître m'a chassé,

Quand j'ai tendu la main, on m'a fermé la porte ;
Je vole, on va me pendre. Eh ! pendez-moi, qu'importe ?
Cela m'épargnera le saut du haut d'un pont.

RANTZAU.

Struensée, écoutez : le peuple vous répond.

STRUENSÉE.

Il est encore enfant !

Donnant sa bourse à Eric.

Tiens, prends.

ERIC, suffoqué.

Quoi !... Cette somme ?

STRUENSÉE.

Prends, et ne te plains pas désormais d'être un homme.
Au nom du roi, sois libre.

ERIC, avec embarras.

Ah ! pardon ; j'avais faim.
Vive le roi !

Il sort joyeusement, suivi de Jean..

RANTZAU.

Fort bien, mais attendons la fin.

Appuyant sur le mot.

Votre aumône, car c'en est une, à rien n'obvie :
Qu'avez-vous à donner aux autres ?

STRUENSÉE.

J'ai ma vie.

RANTZAU.

Sans doute, mais peut-être aussi la nôtre à tous
Et celle de Christian qui se confie à vous...

Vous le perdez, ce roi que je servais naguère,
Et c'est pourquoi je dois vous déclarer la guerre.

STRUENSÉE.

Soit!

RANTZAU.

J'ai pour moi les lois éternelles.

STRUENSÉE.

J'ai Dieu.

RANTZAU.

Monsieur, je vous honore et je vous plains. Adieu.

Il salue Struensée et sort.

SCÈNE IV

STRUENSÉE, *seul.*

Non, peuple, je n'ai pu faire une œuvre éphémère
Et ton droit à l'honneur n'est pas une chimère.
Tu l'avais sans conteste en cet âge béni
Où les pasteurs égaux marchaient dans l'infini
Des champs terrestres, sous l'infini des espaces.
Puis les forts ont broyé les faibles; mais tu passes,
O Force!... Le Droit reste, et je n'ai pas rêvé.
Ai-je inventé le droit? Non, je l'ai retrouvé.
Et, sans en revenir aux pasteurs, la science
Doit donner au progrès humain la conscience
Pour directrice et faire une société
Où le mérite ait pour berceau l'égalité.
Toute naissance d'homme apporte une espérance,
Non la fatalité d'un droit à la souffrance;

Seul l'effort inégal, valeur ou lâcheté,
Mesure les degrés de l'inégalité ;
C'est seulement alors que la misère est juste,
Le succès légitime et la faveur auguste
Et que la charité devient divine, étant
Sur l'indolence humaine un pardon qui s'étend.
Tous les hommes, ô rêve ! unis et solidaires !...
Cet idéal répugne aux esprits secondaires,
Ils me méprisent...

Avec enthousiasme.

Mais qu'importent ces esprits
Qui ne comprennent pas, puisqu'une âme a compris?

Le visage illuminé.

Une âme, un pur rayon de lumière, la reine.
Dans cette cour banale où l'égoïsme traîne
La bassesse des corps vers la faveur d'un roi,
Une âme plane et brille... Et cette âme est à moi !
A moi ! non pas un être, une amante, une femme,
Non, mais l'immensité, puisque j'ai dit une âme.
O Majesté, devin de mes projets flottants...
Je n'avais point parlé qu'elle avait dit : « J'entends ».
Homme, j'eus des concepts ; femme, elle eut des alarmes ;
J'ai connu la grandeur de mon œuvre à ses larmes.
Où j'espérais une aube, elle apportait le jour,
Je parlais de justice, elle parla d'amour ;
Sa pitié pour le peuple eut des ardeurs de fièvre
Et l'âme de Jésus se posa sur sa lèvre ;
Elle est le saint disciple en qui l'apôtre a foi ;
Elle croit m'admirer, elle s'admire en moi.

Après un silence.

Mais qui donc répandit le soupçon que je l'aime,
Lorsque je n'ose pas le soupçonner moi-même?
Je dis que j'ai son âme?... Oui, pour la vénérer :
On loge en soi son dieu, mais c'est pour l'adorer.

O Mathilde, ange né pour le salut des hommes,
Aimons-nous, sans jamais oublier qui nous sommes
Marche dans la lumière et j'y suivrai tes pas,
Nos cœurs pleins d'un aveu que nous ne ferons pas,
Non, jamais.

SCÈNE V

STRUENSÉE, DETLER.

DETLER.

Excellence, un billet de la reine.

STRUENSÉE, *prenant vivement la lettre.*

Ah!...

Lisant.

« Monsieur le premier ministre, la marraine
De vos nobles travaux vous requiert à son tour,
Vous sachant le meilleur cavalier de sa cour,
D'être parrain, non plus d'une œuvre humanitaire,
Mais d'un coursier fougueux, don du roi d'Angleterre,
Qui, sans un guide sûr, la pourrait effrayer
Et que sous votre garde elle espère essayer.
Elle gaspille à tort un temps qui vous soucie,
Mais sait votre réponse et vous en remercie.
Caroline-Mathilde. »

Un silence. Struensée réfléchit.

DETLER, *d'un accent interrogatif.*

Excellence?

STUENSÉE, *sortant de sa rêverie.*

Je suis
Aux ordres de Sa Majesté.

Detler sort.

Avec une sorte d'enivrement.

Tu me poursuis,

Sort propice... bonheur, tu m'aimes.

Il relit la lettre.

Avec une joie profonde.

« Sous ma garde ».
... « Qui sait votre réponse!... » Oui, son âme regarde
En mon âme... elle sait... Et nous n'avons rien dit!...
Mais mon âme est à jour, puisqu'elle y resplendit.
O source de vaillance et de force infinie,
Aime ta reine, ô peuple! Elle est tout mon génie.

SCÈNE VI *

STRUENSÉE, LE PASTEUR STRUENSÉE.

LE PASTEUR, entrant, introduit par un valet.

Mon fils.

STRUENSÉE, avec inquiétude.

Mon père, vous?... Mon Dieu! Comment? Pourquoi?
Ma mère?... Aucun malheur?

LE PASTEUR, vivement.

Non;

D'une voix grave.

Mais consulte-toi;
Elle est faible, et voici longtemps qu'elle t'espère.

STRUENSÉE.

Ah! je veux l'embrasser. C'est bien, partons, mon père.

LE PASTEUR.

Hélas! ce que son cœur attend de ton amour,
Ce n'est pas ta visite, enfant, c'est ton retour.

* Voir la note 2.

STRUENSÉE.

Mon retour?... déserter un poste...

LE PASTEUR.

Où l'on t'envie?

Avec une grande simplicité.

Oui, pour soigner ta mère et mener mieux ta vie,
Avec un éclat moindre et plus d'austérité,
Sans faste, sans grandeurs, sans popularité;
Chimères tout cela.

STRUENSÉE.

Chimères?...

LE PASTEUR.

Oui, ta gloire.

STRUENSÉE.

Mais ces chimères-là sont déjà de l'histoire,
Mon père. Je me dois au peuple désormais.

LE PASTEUR, très grave.

Tu te devais à lui, mon fils, quand tu l'aimais.

STRUENSÉE, vivement.

Je ne l'aime donc plus?

LE PASTEUR, le regardant dans les yeux.

Tu vis trop près du trône
Qui n'a d'autre contact avec lui que l'aumône;
Tout les sépare. A peine ils savent s'estimer,

STRUENSÉE.

Mais moi je les rapproche et les force à s'aimer.

Mouvement d'incrédulité du pasteur.

J'ai vu pleurer Christian sur son peuple, vous dis-je,
Et je serais un lâche, ayant fait ce prodige
De conquérir son cœur royal à mes travaux,
Si je le laissais seul en ces chemins nouveaux
Où la montée est rude et douteux l'équilibre.

Solennellement.

Je l'ai mis en danger, peut-être; suis-je libre?
Puis-je quitter ce roi que j'ai fait homme? Non,
Je me dois à son œuvre, à son règne, à son nom.

LE PASTEUR, le regardant dans les yeux.

Et ta ferveur toujours est désintéressée?
Tu peux me regarder dans les yeux, Struensée?

STRUENSÉE, avec force, en regardant son père.

Je peux vous regarder dans l'âme...

LE PASTEUR, avec une émotion douloureuse.

Pauvre enfant!...

STRUENSÉE.

On m'accuse?...

LE PASTEUR.

Il suffit, ton regard te défend.

STRUENSÉE, d'une voix ardente.

Rien en moi n'a changé, père, l'homme en détresse
A toujours ma pitié, le faible a ma tendresse
Et j'ai plus que jamais, dans mon cœur révolté,
L'effroi de la misère et de l'iniquité.

LE PASTEUR.

Le Christ vit dans ton cœur, mais es-tu dans sa voie?
Il dit : « Résignez-vous : au ciel est toute joie. »

STRUENSÉE.

Nous résigner! mais c'est un crime, car enfin
Nous tuons tous un peu l'homme qui meurt de faim;
S'il vole pour manger, tout le monde est complice,
Et je ne veux pas, moi, que l'homme se salisse.
Au royaume du ciel vous placez son bonheur?
Je lui fais sur la terre un royaume d'honneur.
Père, est-ce là bâtir plus que vous sur l'argile?
Vous, ministre de Dieu, vous prêchez l'évangile
Qui donne seulement l'espérance et la foi,
Et moi, ministre humain, je l'inscris dans la loi.

LE PASTEUR, lui prenant la main.

C'est bien; j'aime ton œuvre; heureux si tu l'achèves,
Car en de simples cœurs tu jettes là des rêves
Qui rendront plus cruelle encor leur pauvreté,
Si pour eux rien ne change en la réalité.
Au besoin d'éblouir, surtout, reste insensible;
Jamais aux pauvres gens ne promets l'impossible.
L'honnête homme est celui qui se fait peu d'amis,
Mais qui tient ici-bas tout ce qu'il a promis.

STRUENSÉE, avec confiance.

J'espère bien...

LE PASTEUR, pleurant en lui serrant les mains.

Hélas!...

STRUENSÉE.

Vous pleurez?

LE PASTEUR.

Oui, je pleure
Sur nos conceptions vaines... sur toi qu'effleure

Le souffle généreux de la divinité,
Mais qui, voulant voir l'homme à travers ta bonté,
Crois, pour prix de l'effort où ton cœur persévère,
Monter au Capitole et montes au Calvaire
Et seras cendamné pour tout ce que tu crois
Et dejà m'apparais attaché sur ta croix.

STRUENSÉE, avec découragement.

La noblesse me hait et le peuple m'accuse,
La force contre moi se ligue avec la ruse,
La garde se révolte et la cour parle bas,
Et Dieu, par son pasteur, ne m'encourage pas !
Montre-t-on à l'apôtre ardent la croix qu'il traîne ?
Vous me troublez ; qui donc me soutiendra ?

La reine paraît au fond, suivie de madame de Reez, de ses dames d'honneur et de ses pages.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA REINE, MADAME DE REEZ, PAGES ET DAMES.

DETLER, annonçant.

La reine.

STRUENSÉE, illuminé de joie.

Ah ! lâche dont un mot peut énerver la foi !...
Mon père, je mentais, j'ai le ciel avec moi.

LA REINE.

Sans doute mon féal serviteur doit entendre
De grands secrets d'État.., puisqu'il se fait attendre.

STRUENSÉE, présentant son père à la reine.

Mon père, le pasteur Struensée.

LA REINE.

Ah ! pardon.
Je ne regrette plus, monsieur, mon abandon,
Et je m'excuserais plutôt de vous surprendre
En ce doux entretien, si je n'avais à rendre
Mon hommage royal au père vénéré
Du grand homme par qui sera régénéré
Le Danemark depuis le palais jusqu'au chaume
Et qui, sauveur du roi, sauve encor le royaume.
Il est sa providence, il fut la nôtre aussi,
Son âme est votre ouvrage ; au nom du roi, merci.

STRUENSÉE, *confus.*

Majesté...

LE PASTEUR.

Que le ciel vous entende, madame.

LA REINE.

Il m'entend.

A Struensée en souriant.

Je peux bien rendre hommage à votre âme.
Elle m'a révélé des devoirs inconnus
Des reines. Les discours que vous m'avez tenus
M'ont appris des pitiés que j'ignorais encore,
Mais surtout des respects nouveaux dont je m'honore,
Celui de la misère et, s'érigeant en foi,
Cette estime du peuple où j'ai conquis le roi.

STRUENSÉE.

La reine inspira tout. Sa Majesté l'oublie

LA REINE, *avec grâce.*

Et votre père vient à nous ?

STRUENSÉE.

Il me supplie
De quitter... mes grandeurs...

LA REINE, vivement.

Ah ! dites vos devoirs.
Le ciel du Danemark n'a-t-il plus ses points noirs ?
La trahison nous guette et suit de son repaire
Tous les actes du roi...

STRUENSÉE.

Vous entendez, mon père ?

LA REINE.

Votre départ l'ébranle et le laisse affaibli ;
On ne quitte à bon droit qu'un devoir accompli.

Changeant de ton.

Je comprends cependant que chez vous on s'afflige
De votre long exil...

Se tournant vers le pasteur, avec grâce.

Hélas ! la gloire oblige.
Venez vivre à la cour, monsieur le pasteur... Quoi ?
La gloire vous effraie ?

LE PASTEUR.

Elle étonne ma foi :
Ici-bas tout abuse, à Dieu seul on peut croire ;
Lui seul est sans erreur ; je ne crois qu'à sa gloire.
Très humble serviteur de ce Dieu de bonté,
Souffrez que je demeure en mon humilité.

A Struensée, avec regret.

Ta mère t'espérait, mon enfant.

LA REINE.

Votre mère ?
La séparation pour elle est plus amère,
S'il se peut.

LE PASTEUR.

Oui, madame, elle est malade.

LA REINE.

Hélas !

A Struensée avec bonté.

Vous irez l'embrasser.

Au pasteur.

Votre fils suit vos pas,
Monsieur. Je suis témoin de son amour fidèle
Pour sa mère !... Il lui garde un culte... Il est fier d'elle.
A soixante ans, dit-il, c'est un cœur virginal,
Elle a ma... sympathie... et d'un mot moins banal
Je voudrais l'exprimer... le terme m'embarrasse...
Enfin... vous lui direz que la reine l'embrasse.

LE PASTEUR.

Madame...

Il regarde fixement la reine dans les yeux. Elle se détourne. A Struensée, avec une gravité triste.

Adieu. Je peux me remettre en chemin ;
Ta mère te verra ?

STRUENSÉE.

Je partirai demain.

LA REINE.

Au faîte des grandeurs comme au fond des chaumières,
Chacun en ce bas monde a besoin de prières ;
Quand vous serez chez vous, suivi de tous mes vœux,
Priez pour moi.

Elle baisse de nouveau les yeux sous le regard du pasteur et s'éloigne en prenant la main de Struensée, suivie de madame de Recz, de Deller et des pages.

LE PASTEUR, seul.

Seigneur ! Tu peux, si tu le veux,
Éclairer la raison de l'homme. Je t'en prie,
Montre à mon fils les vrais destins de sa patrie.
Que son devoir toujours passe avant son bonheur ;
Prends son sang, s'il le faut, mais garde son honneur.

ACTE DEUXIÈME

Premier Tableau.

CHEZ LA REINE

Salon de travail. Grande porte au fond. A droite, porte en pan coupé conduisant chez le roi. A gauche fenêtre en pan coupé donnant sur un balcon. Sur le premier plan, du même côté, une porte garnie de tapisseries donnant sur la chambre de la reine. A gauche sur le même plan une table à ouvrage et, près de la muraille, une psyché. De l'autre côté de la scène une petite table-bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE *

LA REINE, MADAME DE REEZ, DETLER,
QUELQUES DAMES D'HONNEUR.

Au lever du rideau, la reine et ses dames d'honneur, groupées autour de la table, sont occupées à divers ouvrages de broderie et de tapisserie. Detler, assis sur un tabouret près de la table-bibliothèque leur fait la lecture.

DETLER, lisant.

« Merlin sans doute était grand enchanteur
Qui t'eût fait bouc ou singe, ami lecteur,

* Voir la note 3.

Mais Viviane avait en son visage
Un talisman dont faisait grand usage,
Deux points de feu, clairs et beaux diamants
Qui produisaient pires enchantements.
Dès que Merlin l'approchait, la cruelle
Au fond du cœur lui dardait sa prunelle
Et, par soupirs et promesses d'amour,
Lui dérobait ses secrets en retour,
Puis, l'endormant par magiques paroles,
Sans rien tenir de ses promesses folles,
Charmait d'un mot son réveil amoureux :
Mon cher seigneur, vous venez d'être heureux.
— Heureux, moi? — Vous! — Merlin n'y pouvait croire.
— En avez-vous sitôt perdu mémoire?
— Disait l'espiègle — Hélas! vous dormiez donc?
Mais lui, craintif : Je m'en souviens, pardon.
Le bon Merlin dut se payer d'un rêve.
Tant il y crut qu'il en parla sans trêve
Et qu'un beau soir, pour calmer ses amours,
Leur tendre objet l'endormit pour toujours.
Où? Dans la nuit d'une grotte profonde :
D'où je conclus, lecteur, qu'il n'est au monde
Fier enchanteur qui, des désirs hanté,
Par deux beaux yeux ne puisse être enchanté. »

Pendant toute cette lecture la reine, distraite, a regardé autour d'elle, tournant souvent les yeux vers la porte du fond.

LA REINE, avec lassitude.

Assez, Detler, assez!... que ces romans sont fades!
Il semble voir passer d'étranges mascarades
Où tous les masques ont pour yeux des diamants.
Laissons-là Viviane et ses enchantements.

A madame de Reez.

Le roi vient de sortir à cheval?

MADAME DE REEZ.

Oui, madame.

LA REINE.

Ce Struensée a donc un merveilleux dictame
Dont il rend aux mourants la vie et la santé?
C'est un magicien, il l'a ressuscité.

Après un silence, regardant autour d'elle comme si elle attendait quelqu'un

A-t-il accompagné Sa Majesté?

MADAME DE REEZ.

J'en doute,
Madame, car j'ai vu le roi se mettre en route
Sans son Excellence.

LA REINE.

Ah!... c'est miracle en ce cas
Qu'il vous sache en ces lieux et ne s'y trouve pas.

La considérant.

Vous aussi vous avez des yeux d'enchanteresse.
Ces... diamants devraient l'attirer; leur tendresse...

MADAME DE REEZ.

Pour son regard, madame, il n'est nul diamant
Hors les étoiles d'or qu'on voit au firmament.

LA REINE.

Il vous soigna pourtant et vous trouva jolie.
N'a-t-il pas su guérir une mélancolie
Dont souffrait votre humeur?...

MADAME DE REEZ, avec embarras.

Je l'avais consulté...

LA REINE.

Avec malice.

Et vous n'aviez point tort. C'est une autorité.

Regardant en souriant ses autres dames d'honneur.

D'ailleurs il n'a pas fait en vous son seul miracle,
Il guérit tous les cœurs souffrants; c'est votre oracle
A toutes...

MADAME DE REEZ.

Je vous jure...

LA REINE.

Et son cœur vous régit.

MADAME DE REEZ, balbutiant.

Je...

LA REINE, riant.

Mesdames, soyez témoins qu'elle rougit.

Silence.

Eh bien?... Nous nous taisons toutes?...

UN VALET, annonçant.

Son Excellence
Le premier ministre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, STRUENSÉE.

LA REINE, montrant à Struensée les dames d'honneur.

Ah!... venez rompre un silence
Que peut seule expliquer votre absence....

STRUENSÉE, s'inclinant devant la reine.

Pardon...

LA REINE.

Vos clientes déjà pleuraient votre abandon.

STRUENSÉE, très grave.

On m'apprend le retour de la reine Julie.

LA REINE, avec inquiétude.

Ah!...

Après réflexion.

Qu'importe!... Elle vient, c'est qu'elle s'humilie.
Le roi vit pour son peuple et vous l'y secondez;
Bénis par nos sujets, nous sommes bien gardés.

STRUENSÉE.

Non contre les serpents qui rampent bas, madame.

LA REINE.

Vous parlez de Guldberg et du libelle infâme
Qu'avec Julie il a distillé contre moi?
Quelle pitié! Je l'ai remis aux mains du roi.

STRUENSÉE, avec indignation.

Mais dans les vôtres qui l'avait osé remettre?

LA REINE, montrant Madame de Reez.

Qui? Madame de Reez.

STRUENSÉE.

Vous, madame? commettre
La majesté royale à ces indignités!...

LA REINE.

Oh! ne la grondez pas ainsi... vous la mettez
Au désespoir; elle est de vos admiratrices.

STRUENSÉE, après avoir salué légèrement.

Est-ce encore un libelle à clés diffamatrices
Que vous lisait Detler?

LA REINE.

Non, un conte imité
Des vieux auteurs français; recherche et pauvreté.
Oh! pardon! vous aimez la France, je l'oublie.
Mais moi, Cordelia, Desdémone, Ophélie,
Juliette, voilà les fantômes charmants
De mon pays qu'en vain je cherche en ces romans,
Doux êtres beaux et purs qui s'ignorent, se donnent,
S'immolent, sont brisés par l'amour... et pardonnent.

STRUENSÉE.

Je leur connais des sœurs françaises;

LA REINE.

J'ai cherché...

STRUENSÉE.

Pauline, Iphigénie, Angélique, Psyché,
Et ces hautes vertus: Andromaque, Chimène,
Esther... tous les degrés de la splendeur humaine.
La France a ses erreurs, Madame, mais toujours,
Qu'elle verse le sang ou vaque à ses amours,
Quand elle enfante une œuvre ou légère, ou profonde,
Quelque flamme en jaillit dont s'éclaire le monde.
Nous la jugeons futile et blâmons ses excès,
Mais, dès que son cœur bat, nous nous sentons Français.
Or il bat fortement dans sa littérature.
Aimer ce qu'elle écrit, c'est aimer la nature;

Ouvrant un livre qu'il a tiré de l'armoire-bibliothèque.

Je n'en prends pour témoins que ces vers enflammés
Du vieux Corneille.

LA REINE.

Eh bien! lisez et nous charmez.

STRUENSÉE, lisant.

« A peine je vous vois que mes frayeurs cessées... »

S'arrêtant,

Mais c'est Psyché qui parle et ces jeunes pensées,
Ces doux vers n'auraient leur musique en vérité
Qu'en empruntant la voix de Votre Majesté.

LA REINE, prenant le livre des mains de Strensuée et lisant.

« A peine je vous vois que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnaissance,
De la compassion, les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance,
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.

Moment de silence.

Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme :
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je me sens charmer;
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même,
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer. »

Nouveau silence.

Oui, voilà bien, en mots caressants exhalée
La surprise d'une âme innocemment troublée.
Le cœur s'exprime ainsi, ces vers sont beaux et doux.
Et que répond l'Amour?

STRUENSÉE.

Qu'il est jaloux.

LA REINE.

Jaloux?

STRUENSÉE, lisant par-dessus l'épaule de la reine.

« Je le suis, ma Psyché, de toute la nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche
Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés. »

La reine est muette, comme enivrée. Struensée reste immobile, les yeux fixés sur le livre. Madame de Reez les observe d'un œil haineux.
La porte du fond s'ouvre. Le roi paraît, suivi de Brandt.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE ROI, BRANDT.

DETLER, annonçant.

Le roi!

La reine se lève comme si elle sortait d'un rêve. Ses dames d'honneur se lèvent après elle. Struensée va au devant du roi.

MADAME DE REEZ, à part.

Je les perdrai tous deux!

LE ROI, s'approchant de la reine.

Il m'abandonne,
Le traître, et c'est pour vos beaux yeux!

Il lui baise la main. A Struensée.

Je te pardonne.

Comment un pauvre roi perclus d'infirmités
Te disputerait-il à toutes ces beautés?
Heureusement tu m'as donné Brandt, le modèle
Des amis; celui-là plus que toi m'est fidèle.
J'aurais couru le monde avant qu'il me quittât.

STRUENSÉE.

Les affaires d'État.

LE ROI, riant.

Les affaires d'État
Ces lectures où, m'a-t-on dit, tu te révèles
Charmeur irrésistible!... Oui, j'ai de vos nouvelles,
Monsieur le politique, et je sais, Dieu merci,
Les affaires d'État que vous traitez ici.
Il faut qu'absolument vous soyez le délice
De tous les cœurs!... Ne dis pas non! j'ai ma police.

Montrant madame de Reez.

Madame de Reez!...

MADAME DE REEZ, avec embarras.

Sire...

STRUENSÉE, avec enjouement.

Eh bien donc, je me rends:
C'est vrai, je suis...

LE ROI, achevant la phrase de Struensée.

Coquet.

Avec une légère mélancolie.

D'ailleurs je te comprends;
Si j'avais ton printemps!...

Avec une grimace dédaigneuse.

Mais les vers!...

STRUENSÉE.

Participent
De l'art de guérir, Sire, et leurs charmes dissipent
Les vapeurs de la reine.

LE ROI, vivement à la reine.

En avez-vous souffert,
Madame?

LA REINE.

Non, mais vous, Sire?

LE ROI.

Oh! je suis de fer
Moi, depuis que j'ai pris son élixir magique.
Jamais je n'avais eu cette allure énergique
A cheval!... Nous brûlions le pavé, Brandt et moi.
Cyrus semblait hennir : « Mais ce n'est plus le roi! »

STRUENSÉE.

J'ai rajeuni pour vous une formule antique,
Sire; elle vous convient...

LE ROI.

Plus que ta politique,
Sans doute. Ah! tu me mets dans de beaux embarras!
A la reine.
Oui, tandis qu'il vous lit des vers, j'ai sur les bras
Nos preux licenciés... qui prennent leur licence!...
La garde se révolte.

STRUENSÉE, à la reine.

Un peu d'effervescence
Dont Norweskiold aura facilement raison,
Madame. Envers le roi c'eût été trahison
De garder des soldats dont l'insolence est telle;
Ces soudards eussent mis la couronne en tutelle.

LE ROI.

Soit! je m'en fie à toi. Vienne le régiment
De Norweskiold et nous pourrons souper gaîment;
Car, ne l'oublions pas, nous donnons une fête,
Et, tu sais, l'appétit languit dans la tempête.

STRUENSÉE.

J'ai mandé Norweskiold, il vient, Sire.

LE ROI.

Bravo!

Soyons tout à la joie.

A la reine.

On verra du nouveau,
Madame! Brandt et moi nous avons fait merveille.
Brandt a l'esprit qui crée et moi l'esprit qui veille.
Le roi Georges saura par son ambassadeur
Qu'au plaisir ma santé ne me rend point boudeur,
Que je vous fais chez moi des jours très peu moroses
Et que le lis anglais éclôt parmi des roses.

A Struensée, d'un ton mystérieux.

Toi, dis-toi qu'ici-bas tout est chance et hasard :
Le prince Bérésof, l'ambassadeur du tzar,
Est des nôtres; mon cher, observe bien sa fille...
Et tâche à deviner pourquoi son bel œil brille.

Une grande rumeur se fait entendre.

Hein?

Tout le monde écoute. La rumeur grandit.

BRANDT, *qui a couru à la fenêtre.*

Sire, on a fermé les portes du château.

LE ROI.

Comment?

La reine regarde Struensée avec inquiétude.

DETLER, *qui a entr'ouvert la porte du fond.*

Sir Robert Keith, sans chapeau ni manteau,
Accourt.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SIR ROBERT KEITH.

LE ROI, à sir Robert qui entre.

Qu'est-ce, Monsieur? Voici bien des alarmes!...

SIR ROBERT, avec émotion.

Sire, sire!...

LE ROI.

Parlez.

SIR ROBERT.

La garde a pris les armes
Et dans votre palais vous êtes assiégé,
Sire ... Ils m'ont reconnu, serré, presque outragé,
Puis m'ont dit...

Il hésite, regarde la reine et se décide à achever.

d'épargner un deuil à l'Angleterre.

LE ROI, indigné.

Un deuil!

SIR ROBERT.

J'aurais voulu, Sire, les faire taire,
Mais je n'avais point là les hussards de mon roi,
Et je viens vous crier, dans mon loyal effroi :
« Sire, sauvez son sang! »

LE ROI.

Je vous en remercie,
Monsieur, mais pour comprendre...

SIR ROBERT.

Un décret licencie
La garde ; que le roi daigne le rapporter...

Il présente un rescrit au roi.

STRUENSÉE, *prenant le rescrit.*

Y songez-vous, monsieur ? Des rebelles dicter
Leurs volontés au roi !

Ironiquement,

Votre frayeur loyale
Vous entraîne à tuer l'autorité royale.

SIR ROBERT, *vivement.*

Monsieur !...

Nouvelles rumeurs Se calmant et indiquant la rue.

Prêtez l'oreille à la réalité :
Les rois qu'on assassine ont peu d'autorité.

STRUENSÉE.

Mais Norwenskiold accourt.

SIR ROBERT.

Ceux-ci coupaient la route.
Votre émissaire est dans leurs mains.

STRUENSÉE, *à part.*

O rage !

Nouvelles rumeurs.

LE ROI, *indiquant la place.*

Écoute...

STRUENSÉE.

On peut gagner du temps, Sire.

On entend frapper violemment.

LA REINE, avec inquiétude.

Mais...

STRUENSÉE, à la reine.

Le palais,
Madame, est bien gardé.

SIR ROBERT.

Par qui? par des valets

STRUENSÉE.

Qui se feront tuer, pour peu qu'on les conduise...
Immolons-nous et notre élan les galvanise.
Les bons soldats sont faits par les bons généraux.
Donnez-moi ces valets, j'en ferai des héros.
Viens, Brandt.

Il veut s'élancer avec Brandt. Sir Robert les arrête.

SIR ROBERT.

Messieurs!...

Solennellement.

Je parle au nom de l'Angleterre.
Vous assumez...

LE ROI, l'arrêtant du geste, à Struensée

Si ta réforme humanitaire
A besoin d'un royal massacre, j'y consens,
Mais si ton héroïsme est hors de tout bon sens...

STRUENSÉE.

Sire! capituler!

LE ROI.

La reine est menacée,

LA REINE.

Je n'en crois rien, Sire.

Elle se dirige vers la fenêtre pour regarder sur la place. Au même moment un coup de feu se fait entendre et l'une des vitres vole en éclats. La reine se rejette en arrière en poussant un cri.

Ah !

LE ROI, vivement.

Vous n'êtes pas blessée?

LA REINE.

Non !

LE ROI, à Struensée.

Tu vois...

STRUENSÉE, se postant au milieu de la fenêtre.

Je vois des bandits !

LE ROI.

Prends garde !

STRUENSÉE, ouvrant la fenêtre et se croisant les bras.

A quoi ?

LA REINE, à part.

Il veut mourir. Comment le sauver ?

Allant à Struensée,

Sauvez-moi !

STRUENSÉE, vivement, effrayé de la voir exposée aux balles de la rue.

Madame !

Il s'éloigne aussitôt de la fenêtre pour en éloigner la reine. Après un moment de cruelle hésitation, il présente au roi le rescrit en disant :

Signez, Sire.

LE ROI.

Enfin, tu te décides !

A sir Robert, en lui rendant le rescrit après l'avoir signé.

Tenez, monsieur, allez calmer ces régicides.

Regardant du côté de la fenêtre.

Si le peuple y prend goût, voilà des arguments
Qui promettent aux rois des entretiens charmants.

SIR ROBERT, s'arrêtant sur le seuil de la porte.

Avec le peuple, Sire, on peut causer encore,
Mais avec les soldats...

La rumeur augmente.

LE ROI, montrant la place.

Leur voix est trop sonore !...
Et, si nous devisons...

SIR ROBERT.

Je cours les apaiser.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins SIR ROBERT.

Le roi, Brandt, Detler, les dames d'honneur, les pages demeurent dans l'attitude de l'attente inquiète, les yeux tournés vers la fenêtre.
Struensée, brisé par sa défaite morale, semble indifférent à tout ce qui se passe.
La reine le regarde avec inquiétude. Madame de Reez les observe.

LE ROI, à Detler qui regarde à la fenêtre.

Efface-toi, Detler, ils vont t'arquebuser.

Detler se retire de la fenêtre. A la reine.

Vous avez eu grand'peur, madame, tout à l'heure ?

LA REINE.

C'est la première fois qu'une balle m'effleure,
Sire ; j'ai salué, mais je n'ai pas tremblé.

LE ROI, lui baisant la main.

Ma noble reine !...

A Struensée.

Et toi, te voici désolé,
Mon Struensée?... Hélas ! considère où nous sommes ;
Pouvais-tu, toi tout seul, repousser huit cents hommes ?

STRUENSÉE, sombre.

Je pouvais mourir, Sire.

LE ROI.

Et nous perdre avec toi?

STRUENSÉE.

Moi mort, Sire, la garde eût acclamé son roi.

Les clameurs deviennent de plus en plus menaçantes.

LE ROI.

C'est quelquefois très long un instant qui s'écoule.
Sir Robert...

DETLER, qui s'est rapproché de la fenêtre.

Le voici... qui harangue la foule.

Les rumeurs s'apaisent.

LE ROI, avec satisfaction.

Ah !

STRUENSÉE, avec amertume.

La foule avec eux !...

BRANDT, ramassant à terre une balle de plomb et la présentant à Struensée.

Tenez.

STRUENSÉE.

Peuple dément,
Ce plomb va retarder ton affranchissement
De cinquante ans.

LA FOULE, au dehors.

Hurrah ! vive Christian !

LE ROI, à la fenêtre, s'adressant à Struensée.

Regarde
Ce délire. Après tout c'est son droit à ma garde
De vouloir me garder... même contre mon gré ;
Plutôt que de me perdre elle m'eût massacré.
Maintenant qu'elle voit le cas que je fais d'elle,
Elle m'acclame * ;

Un chant de soldats se fait entendre.

Tiens, vois comme elle est fidèle.

Tous les personnages présents écoutent en silence le chant de la garde norvégienne.

CHŒUR DES NORVÉGIENS, dans la coulisse.

Victoire et tremblez devant les preux du Roi.
Ils vont partout semant l'effroi ;
Place aux preux de Norvège !
Ils sont vainqueurs en tous combats
Les fiers soldats.
Dieu même les protège
Et soumet le monde à leur loi.
Victoire et tremblez devant les preux du Roi.

LE ROI, après que le chant a cessé.

Eh bien ! voilà ce qui s'appelle aimer ses rois.

A Struensée en riant.

Quoi ! tu n'es pas ému ? Mon cher, une autre fois
Fais venir Norweskiold d'abord : et qu'il ne tarde !
Quand on a les canons, on cause avec la garde.

* Voir la note nº 4.

Voyons, puisqu'elle m'aime, ami, passe la moi
Et je te signerai, je t'en donne ma foi,
Trois décrets pour celui qu'aujourd'hui je rapporte.
Tu sais bien qu'avec moi ton éloquence est forte
De ce besoin que j'ai de ne pas t'écouter;
Sûr de convaincre un sourd, tu peux tout décréter.

A la reine.

Et je confesserai, madame, ma faiblesse :
Peu m'importe que mon ministre me délaisse,
Son idéal est fou; mais son régime est sain,
Et je tiens à garder en lui mon médecin.

A Struensée.

Entends-tu, malfaiteur?

Lui mettant le bras autour du cou, avec un soupir mélancolique.

Allons, mon Struensée,
Fais-moi vivre,

Secouant sa tristesse.

Et gaîment; plus de noire pensée :
Nous donnons une fête à nos ambassadeurs,
Tu pourras en bons mots dépenser tes ardeurs.

Sérieux.

Ménage le Cosaque et l'Anglais,

Férocement.

Mais tourmente
Le Suédois.

S'arrêtant devant la reine, très galamment.

Couronnez cette tête charmante,
Madame, qui fit dire, à sir Robert, je crois,
Que Georges, votre frère, envoyait aux Danois
La plus belle et la plus adorable Danoise
Qui fût et qui pût être;... Et nul ne chercha noise
A Robert Keith si sûr du présent de son roi,
Et tous dirent : « C'est juste », à commencer par moi.

LA REINE, *après avoir remercié le roi d'un sourire. A madame de Reez.*

Le diadème.

Madame de Reez sort.

LE ROI, prenant un livre sur un guéridon..

C'est la Psyché de Corneille
Dont ma garde vous a distraite?... Une merveille
Cette figure et dont j'ai lieu d'être touché,
Car Psyché veut dire : âme, et vous êtes Psyché...

Après un temps. Avec une pointe de mélancolie.

La beauté, la jeunesse, âme de la nature :

Saluant la reine.

Ma reine, à tout à l'heure.

A Struensée.

Achève ta lecture.

S'arrêtant sur le seuil et s'adressant aux dames d'honneur.

Ah! mesdames, j'ai mis des fleurs un peu partout;
Si j'avais vos conseils pour corriger mon goût...

LA REINE.

La comtesse de Reez me sert; allez, mesdames.

LE ROI.

Merci!...

Lui baisant la main de nouveau.

L'âme des fleurs est dans la main des femmes.

SCÈNE VI

LA REINE, STRUENSÉE.

STRUENSÉE, accablé.

La Force a dans son camp tous les pouvoirs connus;
La Justice, pour s'en défendre, a deux bras nus...
Allons, je suis vaincu.

LA REINE.

Non. Vous avez fait grâce.

STRUENSÉE, *vivement.*

Grâce à des révoltés en armes !

Amèrement.

La menace
A triomphé de moi ; La peur m'a bâillonné ;
Je suis un lâche, enfin... Vous l'avez ordonné.

LA REINE.

Oh ! j'ai prié.

STRUENSÉE.

Prié !... la Reine !... Sur mon âme,
Une telle prière est un ordre, madame.

Avec un regret amèrement tendre.

Pour vous j'allais mourir... Sur cet ordre sacré,
J'ai fait mieux... Je me suis pour vous déshonoré...

LA REINE.

Ah ! Dieu sait, quand ce plomb vint effleurer ma tête,
Que, sans terreur, je crus voir la mort : j'étais prête.
Mais vous, mon noble ami, je vous voyais aussi.

Vivement, sur un regard étonné de Struensée.

C'était vous qu'on venait assassiner ici.
J'admirai votre audace et son élan sublime,
Et, voulant à mon peuple épargner un grand crime,
Sûre que ma faiblesse allait vous éprouver,
Si je dis : « Sauvez-moi », ce fut pour vous sauver.

STRUENSÉE.

Ah ! madame, il fallait sauver ma renommée.
Grand Dieu !... Si j'étais femme... et Reine, accoutumée

A quelque estime pour un loyal serviteur
Dont ma toute-puissance eût fait le bienfaiteur
Du peuple et que, par là, ma grâce protectrice
M'eût sacrée, à ses yeux, deux fois sa bienfaitrice,
Je ne craindrais pour lui qu'une chute ici-bas,
Celle que dans l'histoire on ne pardonne pas,
La chute du courage alors qu'on touche au faîte,
Le mépris des serments quand la fortune est faite,
Et je croirais le perdre et non le protéger,
Si ses jours saufs laissaient son honneur en danger.

LA REINE.

Mais votre œuvre, avec vous, sombrait sous la révolte.

STRUENSÉE.

Non. La postérité vengeresse récolte
L'héritage de ceux qui surent bien mourir ;
Seul il ne lègue rien celui qu'on put flétrir.

LA REINE.

Mais un pacte d'un jour...

STRUENSÉE.

Mine l'œuvre à sa base.
Pactise-t-on avec la révolte ?... On l'écrase *.

On entend dans le lointain le refrain du chœur des soldats. Amèrement.

Ah... vous m'avez sauvé... nous avons pactisé...
La garde est triomphante et moi je suis brisé.

LA REINE, *affectueusement.*

Non.

STRUENSÉE.

Meure l'ouvrier, quand l'œuvre est condamnée !...
Souffrez que j'aille au loin finir ma destinée,
Madame.

* Voir la note n° 5.

LA REINE, *vivement.*

Abandonner le Roi!

STRUENSÉE.

Le délivrer.
Un désaveu public peut seul tout réparer ;
En partageant ma honte on perdrait la couronne ;
Il faut une victime au passé, je me donne.

LA REINE.

Vous étiez le salut.

STRUENSÉE.

Je deviens le danger.

LA REINE.

Ah ! comme ils vont pouvoir s'ébattre et se venger
Ceux qu'à cette heure encor votre gloire humilie !...
Quoi ! laisser le champ libre à la reine Julie
Qui sur le Roi, jadis, essaya son poison !
Elle affirme aujourd'hui qu'il n'a plus sa raison :
Nouvel assassinat. La Cour, déjà l'écoute
Qui songe à couronner son jeune fils, sans doute...
Ils viennent, vous partez !... C'est la perte du Roi.

STRUENSÉE.

Je lui laisse Rantzau pour le défendre.

LA REINE.

Et moi ?

STRUENSÉE.

Vous ?

LA REINE.

Qui me défendra, moi, fille d'Angleterre ?
Il fera bon trahir la Reine solitaire,

Pour la haine qu'on porte à son sang étranger,
Quand on saura que nul n'est là pour la venger.

Avec un sourire ironique.

Le Roi?... Le Roi sait-il se protéger lui-même?

Avec une sorte de tendre confiance.

Mon cœur, sous votre garde, avait la paix suprême;
Votre présence était le repos de mes jours;
Vous partez?... mon tourment reprend son libre cours.

Avec émotion.

Oui, sans vous, je me sens perdue... Ah! Struensée,
Je vous dis qu'on me hait... Comprenez ma pensée :
Ne m'abandonnez pas dans ce triste milieu;
Restez.

Struensée la contemple avec émotion.

Je vous défends de m'abandonner *...

STRUENSÉE.

Dieu!

Il regarde la Reine avec une sorte de stupeur. Madame de Réez reparait le diadème à la main.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DE REEZ.

La Reine détourne son regard sous celui de Struensée et va lentement s'asseoir devant la psyché. Madame de Reez s'approche d'elle et dépose le diadème sur son front après en avoir retiré le bandeau plus simple qu'elle portait d'abord. Struensée contemple la Reine en silence, dans une amoureuse extase. Quand madame de Reez a achevé de la coiffer, la Reine se relève, ceinte du bandeau royal, et se tourne vers Struensée avec une grande dignité. La femme a fait place à la Reine. Struensée s'incline respectueusement. Elle lui fait de la tête un léger signe d'adieu et s'éloigne silencieusement par la porte du fond à gauche, tandis que madame de Reez, traversant la scène, ressort par la porte du premier plan à droite, emportant le bandeau qu'elle a retiré du front de la Reine pour y substituer le diadème.

STRUENSÉE, *avec une sorte d'égarement.*

Je vous défends! C'est bien le mot qu'a dit la Reine.
Oh! ce torrent fatal qui prend l'âme et l'entraîne!...

* Voir la note n° 6.

A moi ce mot terrible et doux : « Je vous défends. » !...

Se maîtrisant.

Ne fuis pas, ma raison... Les fous sont des enfants;
Il faut un homme ici... pour la garder... ô rêve!...
Cœur humain, bulle d'air qu'un souffle d'air soulève ;
Ce mot : « Je vous défends de m'abandonner. »... Bien.
Mathilde a dit : « Je veux. » Moi je ne veux plus rien.
Je ne gouverne plus, je ne pense plus, j'aime.
Je vis par toi, ma Reine, et non plus par moi-même ;
Sur tes pas adorés je marche obéissant...

Avec exaltation.

Mais j'aurai ton amour, fût-ce au prix de mon sang !

sort éperdu par la porte du fond. Dans le même moment, madame de Reez soulève la tapisserie de la porte par laquelle elle est sortie, et le suit des yeux.

Deuxième Tableau.

LA SALLE DU FESTIN

Au fond un hémicycle surélevé de deux marches et garni d'une table en fer à cheval magnifiquement servie. Portes latérales,

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, LA REINE, STRUENSÉE, BRANDT, SIR ROBERT KEITH, LE PRINCE BÉRÉSOF, MADAME DE REEZ, LA PRINCESSE NATHALIE, DETLER, CONVIVES, PAGES, VALETS.

Le roi et ses convives sont attablés dans l'hémicycle. La reine est assise à sa droite La princesse Nathalie à sa gauche. Struensée occupe un des bouts de la table, à droite. En face de lui, à l'extrémité de gauche est assis le prince Bérésof. Un nombreux domestique, majordomes, valets et pages, veille aux besoins du service

On entend des hurrahs.

LE ROI, *se levant.*

Struensée, entends ces hurrahs. Eh bien rêvé-je
En croyant, malgré tout, que mes preux de Norvège

Me sont fidèles? Va, va, trinque à leur santé.
Moi, mesdames, je bois à la fidélité.

Levant son verre.

Hip! hip! hip! hurrah!...

TOUS LES HOMMES.

Hip! hip! hip! hurrah!

LE ROI, à la princesse Nathalie.

Princesse
Nathalie, agréez, devant que l'on ne cesse
D'emplir et de vider les coupes, que le roi
De Danemark boive à vos fiançailles.

NATHALIE, au prince Bérésof.

Quoi,
Mon père? à qui le roi m'a-t-il donc fiancée?

LE ROI.

A mon noble et féal ministre, Struensée.

Silence d'étonnement. La reine regarde Struensée avec anxiété. Madame de Reez jette sur elle un regard de triomphe. Le roi continue

Le prince Bérésof, votre père, est d'accord
Avec nous. Cet hymen est un lien encor
Dont mon cher Danemark s'attache à la Russie.

Il se rassied. Le prince Bérésof incline la tête en signe d'acquiescement. Struensée se lève.

STRUENSÉE.

Votre Majesté, Sire, et je l'en remercie,
Veut ennoblir mes jours d'un illustre bonheur.
La princesse m'agrée; un tel excès d'honneur
M'accable et je voudrais mériter tant de grâce.
Mais je sais me connaître et me tiens à ma place;
Sous peine de courir à des heurts outrageants,
Un homme issu du peuple et fils de pauvres gens,

Élevé jusques au pouvoir par un caprice
De la fortune et la bonté dispensatrice
D'un grand roi, ne saurait prétendre à s'allier
Avec les Bérésof, trop fiers pour oublier
La parenté d'un tsar et leur noblesse antique.
C'est un projet que peut dicter la politique
Habile à corriger le sort ou le blason,
Mais que doit à tout prix repousser la raison,

Il descend les degrés de l'hémicycle, le roi se lève, fait le tour de la table et vient le rejoindre sur l'avant-scène. Tous les convives se lèvent à l'exemple du roi et le suivent sur le devant du théâtre.

LE ROI, solennellement, posant la main sur l'épaule de Struensée.

Comte d'Aalborg...

Mouvement de surprise de Struensée.

Oui.

STRUENSÉE, avec embarras.

Sire...

LE ROI, de même.

Oubliez votre chaume;
Je vous fais le premier comte de mon royaume,
Soyez-en le plus haut dignitaire après moi.

Familièrement.

Et maintenant tu peux être gendre d'un roi.

La reine suit toute cette scène avec une anxiété qu'elle a peine à dissimuler. Madame de Reez ne la quitte pas des yeux.

STRUENSÉE, après un silence.

Je ne puis refuser des bienfaits qui me trouvent
Tout étourdi de leur splendeur, Sire... et qui prouvent
Que la Russie enfin connaît le droit certain
Du Danemark, l'accepte... et renonce au Holstein;

Mouvement du prince Bérésof.

Car mon contrat ne peut contenir cette clause,
Sire : votre abandon sans justice et sans cause

D'un morceau de patrie; et vos vœux obéis
Ne peuvent m'ordonner d'amoindrir mon pays.

LE PRINCE BÉRÉSOF, souriant.

Eh! de grâce, monsieur le comte, pour une heure
Laissons la politique et que ceci demeure
Hors de nos entretiens de famille; je crois
Que ce sont questions à régler entre rois.
Je rêve le bonheur de ma fille et j'y veille,
Mais sans mettre les droits du Tsar dans sa corbeille.

STRUENSÉE.

Droits contestés, mon prince, et rendus en tous cas
Caducs par l'amour du Holstein qui ne veut pas
D'un divorce.

LE PRINCE BÉRÉSOF, ironiquement.

L'amour du Holstein, mon cher comte?
Par ma foi, j'ignorais qu'on en dût tenir compte
Pour décider si son territoire appartient
Aux héritiers du roi Frédéric ou revient
A ceux de Pierre trois. Qu'on les garde ou les cède,
Les hommes, par troupeaux, sont à qui les possède.
Vous pensez autrement, je le sais; vos travaux
Me sont connus; mais ces enseignements nouveaux
N'ont point encor passé le golfe de Finlande.
Autriche, France, Prusse, Angleterre, Hollande,
Suède tiennent de même aux antiques grandeurs.

Il remonte jusqu'à l'hémicycle pour y prendre un verre que lui remplit un page, pendant que le roi passe à gauche pour se rapprocher de la reine, et, levant son verre :

Je crois répondre aux vœux de leurs ambassadeurs
En buvant au respect des rois, dont la puissance
Tient les peuples mineurs sous leur obéissance.

Struensée remonte jusqu'à l'hémicycle et prend à son tour un verre que lui remplit un page.

STRUENSÉE, levant son verre avec solennité.

Et moi, Sire et vous tous, représentants des rois,
C'est à la liberté des peuples que je bois.

Stupeur générale.

LE PRINCE BÉRÉSOF, avec colère.

Je...

Il se maîtrise, repose son verre, redescend en scène en même temps que Struensée et, s'inclinant profondément devant le roi.

Pardon d'un conflit que je n'ai point fait naître,
Sire ; mais le respect que je dois à mon maître
Commande, comme aussi ma propre dignité,
Que je prenne congé de Votre Majesté.

LE ROI.

Monsieur l'ambassadeur...

NATHALIE, souriant.

Laissez partir mon père,
Sire. Il va méditer sur ma valeur, j'espère,
Et c'est déjà beaucoup pour lui d'être certain
Que sa fille n'a pas les attraits du Holstein.

Le prince Bérésof prend la main de sa fille et s'éloigne avec elle par la gauche après avoir salué cérémonieusement le roi et la reine.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins le prince Bérésof et Nathalie.

Le roi parle avec animation aux ambassadeurs, La reine s'est assise à gauche. Sir Robert Keith lui parle à demi-voix. Struensée, à droite de la scène, échange quelques mots avec Brandt. Les autres personnages chuchotent entre eux.

BRANDT, à Struensée, à demi-voix.

Où nous conduisez-vous ?

STRUENSÉE, de même.

Où Dieu me mène.

BRANDT, à part.

O femme !...

SIR ROBERT, de même, à la reine.

Votre premier ministre est bien léger, madame.
Il va faire sauter le royaume.

LA REINE, de même.

Léger ?
Oui, s'il en eût livré le sol à l'étranger.

LE ROI, s'approchant de Struensée, à demi-voix.

Dis, quel est le motif secret de ce scandale ?
On ne repousse pas du bout de sa sandale
Fortune, gloire, honneurs, sans de graves raisons.
J'allais t'apparenter aux plus grandes maisons,
Tu fuis ? Quand on refuse une alliance telle,
C'est pour une autre femme ; eh bien soit ! Quelle est-elle ?

STRUENSÉE.

Mais, Sire, je vous jure...

LE ROI.

Et je te jure, moi,
Qu'avec ton nouveau dogme et ta nouvelle foi
Et tous tes beaux sermons sur les droits populaires
Tu compromets les miens, provoquant des colères
Qui pleuvront sur ma tête et sur la royauté
Et sur le Danemark trahi par ma bonté.

STRUENSÉE.

Quand il a mérité la colère du maître,
Sire, le serviteur n'a plus qu'à disparaître ;
Souffrez que je résigne...

LE ROI, élevant la voix et avec une colère croissante.

Ah ! tu vas me quitter ?
Tu me mets en péril et c'est pour déserter ?
Va, je devais m'attendre à ton ingratitude ;
Va, noble apôtre, va prêcher la multitude,
Va, te dis-je, ameuter les peuples ignorants
Contre leurs princes, va !...

Struensée s'incline et remonte de quelques pas. La reine se lève. Le roi continue, s'adressant à Brandt.

Toi, Brandt, si tu comprends
Tes devoirs comme ton ami, tu peux le suivre ;
Je...

Sa voix s'étrangle. Il chancelle. Brandt le soutient et l'aide à s'asseoir sur un siège que lui avance Detler. Struensée s'arrête. La reine et les autres personnages s'empressent autour du roi.

LA REINE, effrayée.

Sire, qu'avez-vous ?...

LE ROI, d'une voix faible.

Je... je cesse de vivre.
Struensée.

Struensée redescend près du roi qui lui saisit la main.

Ah ! c'est toi ; ne m'abandonne pas.

Struensée tire un flacon de sa poche, imbibe de son contenu un mouchoir que lui passe la reine et le fait respirer au roi.

LA REINE.

Eh bien ?

STRUENSÉE, après un moment d'attente, pendant lequel il tâte le pouls du roi.

Le roi va mieux, madame.

Struensée et la reine se regardent un moment comme fascinés l'un par l'autre.

SIR ROBERT, bas à l'un des ambassadeurs.

Est-il si bas

Qu'il redevienne aveugle au péril où l'entraîne
Son favori ?

MADAME DE REEZ, bas à Detler.

Detler, voyez donc, c'est la Reine
Qui défaille à son tour.

LE ROI, d'une voix faible.

Mathilde.

Struensée et la reine reviennent brusquement à eux-mêmes.

MADAME DE REEZ, à part, haineusement avec une menace dans le regard.

Heureux amants !...

STRUENSÉE.

Reconduisons le roi dans ses appartements.

Le roi soutenu par la reine et Struensée se lève, fait un geste d'adieu aux ambassadeurs et sort par la droite. Le regard de madame de Reez les suit avec colère.

SIR ROBERT, à ceux que l'entourent.

Avoir pour médecin son ministre est commode.
Mais je n'oserais pas en propager la mode ;
Car il est dangereux, j'en juge au résultat,
D'avoir son médecin pour ministre d'État.

ACTE TROISIÈME

Premier Tableau *.

Un petit salon chez la reine Marie-Julie. Ameublement sévère et sombre. Il fait nuit. La scène n'est éclairée que par une lampe posée sur une table de travail.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE-JULIE, RANTZAU, GULDBERG, KOLLER, CONJURÉS.

Marie-Julie et Guldberg sont assis près de la table de travail. Rantzau est assis à l'écart, de l'autre côté de la scène. Tous les autres personnages sont groupés autour d'eux.

MARIE-JULIE À KOLLER.

Donc, colonel, vous nous répondez de la garde?

KOLLER.

Pour briser Struensée? Oui, madame. Il lui tarde

De jeter bas cet homme et son œuvre avec lui.

Hypocritement, en regardant Rantzau de côté.

Le Roi n'est pas en cause. Elle sait aujourd'hui
Que c'est contre le gré de son... féal ministre
Que Christian rapporta le décret de ce cuistre.

Avec une légère ironie.

Elle aime donc son Roi,

Durement.

Mais elle hait très fort
Le valet dont l'audace avait rêvé sa mort.
Il a voulu la perdre, elle veut qu'il succombe.

MARIE-JULIE.

Et si, trop faible encor, Christian résiste ?

KOLLER, énergiquement, en regardant Rantzau.

Il tombe.
Le loyalisme doit, s'il n'est point frelaté,
Même aux dépens d'un Roi, sauver la Royauté.

MARIE-JULIE.

L'heure de Christian Sept n'est pas encor sonnée.

Koller sourit.

N'en riez point, Koller, je sais sa destinée :
L'orgueil de Struensée aura son châtiment,
Mais le Roi finira ses jours paisiblement,
(Mes cartes, croyez-moi, ne m'ont jamais trompée.)
Et j'en bénis le Ciel qui me sait occupée
A défendre moi-même, avec un soin jaloux,
Les droits sacrés du fils de mon défunt époux.

KOLLER.

Si les cartes n'ont point menacé sa personne,
Est-il sûr qu'il en soit ainsi de sa couronne ?

MARIE-JULIE.

Vous le déposeriez ?

KOLLER.

Ce Roi faible et léger
Semble mettre à plaisir son royaume en danger.
Voyez comme au bas peuple il le donne en pâture;
Jouet d'un insolent chevalier d'aventure,
Il sape tout le vieil édifice royal,
Crée un schisme et nous mène au chaos social.
S'il ne s'arrête point sur ce chemin funeste,
C'est fait de lui. Dès lors, nous saurons qu'il nous reste
Un jeune prince en qui nous pouvons espérer
Et dont le ferme esprit saura tout réparer.

TOUS LES CONJURÉS, moins RANTZAU

Oui, Frédéric !...

MARIE-JULIE, hypocritement.

Mon fils ? Il est bien jeune encore.

GULDBERG.

Madame, il a votre âme; et sa raison n'ignore
Rien des devoirs du trône. Il sait le droit, la loi,

Avec un sourire plein de sous-entendus.

L'histoire... Ce n'est plus un enfant, c'est un Roi.
Il n'est personne qui mieux que moi le connaisse.
Par votre ordre royal j'ai formé sa jeunesse
Et, s'il a les conseils de Votre Majesté,
Je promets au pays un maître... respecté.

LES CONJURÉS.

Oui, oui !

MARIE-JULIE à RANTZAU.

Comte Rantzau, vous vous taisez ?

RANTZAU.

J'écoute,
Madame, et me recueille.

MARIE-JULIE, le regardant avec défiance.

Ah !...

KOLLER à RANTZAU.

Mettez-vous en doute
La bonté d'une cause où nous tous...

RANTZAU.

Colonel,
J'ai fait un jour au Roi ce serment solennel :
« Je jure de servir Christian Sept. » Veuillez croire
Qu'un serment de Rantzau demeure en sa mémoire,
Que Christian Sept est sûr de ma fidélité
Et que mon loyalisme... est fait de loyauté.

MARIE-JULIE avec âpreté, baissant instinctivement la voix.

Cependant si ce Roi compromet la couronne,
Si sa faiblesse perd la Monarchie et donne
A rire au monde entier...

RANTZAU, indigné.

Je ne vous comprends pas.

MARIE-JULIE.

C'est un sujet, monsieur, qui veut qu'on parle bas.
D'une voix mystérieuse.
On dit... que Struensée est l'amant de la Reine.

RANTZAU, d'une voix glaciale.

Qui le dit ?

MARIE-JULIE.

La rumeur publique.

RANTZAU.

Elle se traîne
Si bas, dans les ruisseaux !...

MARIE-JULIE.

Leurs gens les ont surpris....

RANTZAU.

Des espions, alors ? Ils n'ont droit qu'au mépris.
Qui peut espionner peut inventer; le traître
Qui, dès qu'il a reçu ses bienfaits, vend son maître,
Auprès des gens d'honneur ne trouve aucun crédit.

MARIE-JULIE, avec un sourire de perfidie satisfaite.

Moi de ceux que je hais je crois tout ce qu'on dit,
Quitte à daigner plus tard alléger ma mémoire
Des légendes que j'ai besoin de ne plus croire,
En sorte que, s'ils sont en vie, il m'est permis,
A l'heure de mon choix, d'en faire mes amis.

RANTZAU.

Oui, c'est de la finesse et de la politique,
Madame ; mais l'honneur, mais la franchise antique,
La loyauté, le droit, sont les seuls fondements,
Les seuls remparts certains des vrais gouvernements.
Si Christian devenait pour vous un Roi modèle,
Je l'abandonnerais.

MARIE-JULIE.

Vous êtes bien fidèle
A ce Roi qui vous a lui-même abandonné.

RANTZAU.

Pardon, je l'ai quitté. J'avais trop condamné
Les périls où je crois qu'il conduit notre histoire
Pour rester son second, s'il refusait d'y croire.
L'homme qui dans la nuit ne saurait faire un pas
Refuse de couvrir ce qu'il n'approuve pas,

MARIE-JULIE.

Conjurez ces périls, l'occasion est belle.
Si Christian Sept est fou...

RANTZAU.

Rantzau n'est point rebelle.
Certes, je veux sauver mon Danemark, mais quoi !
J'y sais d'autres moyens que de trahir mon Roi.
Ma politique à moi n'est pas intéressée ;
C'est Christian que je veux sauver de Struensée,
Et, comme Struensée a l'âme d'un héros,
Je veux...

MARIE-JULIE, souriant ironiquement.

Quoi ? lui donner des Reines pour bourreaux ?

RANTZAU.

Non. Je veux le sauver de lui-même.

MARIE-JULIE.

Naguère,
Pour nous exciter tous à lui faire la guerre,
Il n'était pas besoin qu'on vous endoctrinât.

RANTZAU.

Eh bien ! c'était la guerre et non l'assassinat.
Je voulais le combattre et je le veux encore,
Madame, mais j'entends que le combat m'honore.

C'est du parti qu'on sert juger les droits douteux
Que de le restaurer par des moyens honteux.

KOLLER, *vivement.*

Des?...

MARIE-JULIE, *arrêtant Koller du geste et s'adressant à Rantzau.*

Vous m'abandonnez?

RANTZAU.

Voyant ce qui se trame,
Je le dois. Pour garder le roi, j'étais, madame,
Avec vous, estimant que ma fidélité,
Même en lui résistant, servait Sa Majesté.
Mais votre ambition la veut déshonorée
Et votre complot vise une tête sacrée?
Je reprends mon exil, priant Dieu d'épargner
Ce triste Danemark où vous voulez régner!...

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* RANTZAU.

KOLLER.

Des mots : les bons discours se font à coups d'épée.
Au fait cette grande âme en ses vertus drapée
Nous gênerait avec son honneur grave et lent,
Madame. Il part? tant mieux, mais s'il fait l'insolent...

Pendant ces derniers mots un page s'est approché de Guldberg et lui a parlé à voix basse.

MARIE-JULIE, *à Guldberg.*

Qu'est-ce donc?

GULDBERG.

Une chose étrange; la comtesse
De Reez, dame d'honneur de la reine...

MARIE-JULIE, vivement.

Et maîtresse
De Struensée?

GULDBERG.

....On l'a quelque peu chuchoté...
Demande une audience à Votre Majesté.

MARIE-JULIE, hâtivement.

Guldberg, à ces messieurs ouvrez mon oratoire.
Vous, restez,

A demi-voix.

Pour écrire un chapitre d'histoire :
Mon instinct me le dit, oui.

Koller et les conjurés saluent Marie-Julie et sortent par une porte que leur ouvre Guldberg. Après qu'ils sont sortis, Marie-Julie dit :

Bien.

Se rasseyant près de la table, la tête dans l'ombre et s'adressant au page.

Faites entrer
La comtesse.

Le page va ouvrir la porte, introduit madame de Reez et se retire.

SCÈNE III

MARIE-JULIE, GULDBERG, MADAME DE REEZ.

Madame de Reez s'incline profondément devant Marie-Julie.

MARIE-JULIE, changeant complètement d'attitude, de physionomie et de langage. Sa voix semble trahir une grande lassitude.

Bonjour, madame. On peut jurer
Qu'avril est de retour, puisqu'il nous rend visite;
Je vous ai vue enfant, bien mignonne, et j'hésite

4.

A retrouver dans la beauté qui vient à moi
L'espiègle qui jouait avec le petit roi.
Mais quel grave motif peut donc bien à cette heure
Amener tant de grâce en ma triste demeure?

MADAME DE REEZ.

Madame, excusez-moi, je viens sur l'ordre exprès
De la reine...

MARIE-JULIE.

Vraiment? C'est ce que j'espérais...

MADAME DE REEZ.

Oui, ce n'est qu'aujourd'hui, par une rumeur vague,
Qu'elle a su votre heureux retour à Copenhague,
Et j'apporte en grand'hâte à Votre Majesté
Ses vœux de bienvenue.

Elle lui remet une lettre.

MARIE-JULIE.

Elle a trop de bonté.

Lisant la lettre de la reine.

Que sa lettre est charmante et d'une âme ingénue!...

A Guldberg.

Eh quoi? le roi, Guldberg, ignorait ma venue?

GULDBERG.

Votre Majesté même en avait averti
Le ministre...

MARIE-JULIE.

En effet...

Légèrement ironique.

Ce détail est sorti
De sa mémoire. Eh mais, que vois-je? Le roi donne
Un grand bal?... Et la reine... oui-dà, Dieu me pardonne

La reine m'y convie!... en termes si pressants...
Que je ne puis cacher l'émoi que j'en ressens.
Elle a donc toutes les grâces en apanage?

Après réflexion, à madame de Reez.

Vos plaisirs, chère enfant, ne sont plus de mon âge;

Feignant d'hésiter, puis de prendre un parti. A Guldberg.

L'appel d'un cœur ami cependant m'est sacré.
La reine veut m'avoir à son bal?...

A madame de Reez.

J'y serai.

Affectueusement, lui indiquant un tabouret auprès d'elle.

Venez donc là, mon cœur; parlez-moi, soyez bonne.
Voilà de si longs jours que je ne vois personne,
Pas un visage humain (mon Guldberg excepté
Qui symbolise mal le charme et la beauté).

Prenant les mains de madame de Reez qui s'est assise sur un tabouret près d'elle.

Savez-vous bien qu'après une aussi longue absence
Ce retour pour mon âme est une renaissance?
Qu'a-t-on fait depuis mon départ jusqu'à ce jour?
Que dit-on? Je ne sais rien des bruits de la cour,
Hors la fortune étrange et qui tient du prodige
Du docteur Struensée;

Avec malice.

Un sûr ami... que dis-je?...
Un sauveur pour le roi qui le vante à l'excès?...
Mérite-t-il vraiment sa gloire et son succès?
De nos belles, dit-on, la phalange légère...
Mais vous-même à ces bruits n'étiez pas étrangère...

MADAME DE REEZ, *avec confusion.*

Moi?

MARIE-JULIE.

Quel trouble! La cour où règne ce vainqueur
Est-elle si sévère aux faiblesses du cœur?
Vous êtes veuve, il est libre.

MADAME DE REEZ, la regardant dans les yeux.

Libre, madame?

Après un court silence.

Si le comte d'Aalborg s'éprenait d'une femme,
C'est qu'elle aurait un lustre...

MARIE-JULIE, la regardant fixement avec un grand intérêt.

Ah!...

MADAME DE REEZ, baissant à demi les yeux.

Qui me fait défaut.

MARIE-JULIE.

Il se pourrait plus mal adresser.

MADAME DE REEZ, s'enhardissant.

Ou plus haut.

MARIE-JULIE.

Mais la maison de Reez est de haute noblesse.

MADAME DE REEZ.

Madame, celui-là se rit de la... faiblesse
D'une dame d'honneur qui, rêvant plus... ou mieux,
Sur la reine elle-même ose lever les yeux.

MARIE-JULIE.

Sur la reine?

A Guldberg.

Guldberg, ces coutumes sont neuves.

A madame de Reez.

Mais ce sont là soupçons sans fond, sans poids, sans preuves.

MADAME DE REEZ, vivement.

Sans preuves, madame?

MARIE-JULIE.

Oui.

MADAME DE REEZ, avec exaltation.

J'ai moi-même entendu
Ces paroles de feu dont je n'ai rien perdu :
« Je ne gouverne plus, je ne pense plus, j'aime,
« Je vis par toi, ma reine, et non plus par moi-même,
» Sur tes pas adorés je marche obéissant,
» Mais j'aurai ton amour, fût-ce au prix de mon sang. »

Dès les premiers mots, Guldberg a pris ses tablettes et s'est mis à écrire.

MARIE-JULIE, ardemment.

Les termes sont exacts, vous en êtes bien sûre?

MADAME DE REEZ.

Je les ai sûrement gardés sous ma blessure.

MARIE-JULIE, s'oubliant, d'une voix triomphahte.

Guldberg!...

GULDBERG, montrant ses tablettes.

C'est écrit là.

MARIE-JULIE.

Bien !

A madame de Reez.

Et qu'a répondu
Cette Mathilde ?... Elle a, je suppose, rendu
Flamme pour flamme, aveu pour aveu ?...

MADAME DE REEZ, après une hésitation.

Ma mémoire
Est incertaine...

D'une voix haineuse.

Mais il est permis de croire

Qu'elle eut des mots brûlants comme elle a des regards,
Quand tous deux, prodiguant d'hypocrites égards
Et de faux soins au roi qui défaille et se pâme,
Les doigts frôlant les doigts, ils se cherchent dans l'âme,
Puis, dès qu'il se ranime, ont un tressaillement
Comme s'ils s'éveillaient d'un rêve brusquement.

MARIE-JULIE, à Guldberg.

Si l'auteur du libelle eût su ces félonies,
Hein, Guldberg ?...

MADAME DE REEZ.

Du libelle ?

MARIE-JULIE.

Oui... rien !... Des calomnies.
Car il est incertain que la reine ait jugé
Cet amour digne d'elle et l'ait encouragé.

Après réflexion, prenant une décision.

Mais vous avez raison ; c'est déjà trop qu'on l'aime,
Qu'on l'ose aimer !... Il faut la garder d'elle-même,
Et, grâce à vous, mon cœur, nous coupons court au mal.

Échangeant avec Guldberg un regard d'intelligence.

Dans l'intérêt du roi nous irons à ce bal ;

Avec un sombre sourire.

Nous irons à ce bal.

Donnant sa main à baiser à madame de Reez.

Allez, chère mignonne ;

A Guldberg.

Guldberg, reconduisez la comtesse.

Madame de Reez fait une profonde révérence à Marie-Julie et sort reconduite par Guldberg. Marie-Julie seule s'écrie d'une voix éclatante.

Ah! félonne,
Reine insolente, enfin, je te tiens donc!...

Rouvrant précipitamment la porte de son oratoire.

Rentrez,
Messieurs, rentrez.

SCÈNE IV

MARIE-JULIE, GULDBERG, KOLLER,
LES CONJURÉS.

MARIE-JULIE, *triomphante.*

Eh bien ! les faits sont avérés,
J'ai la preuve du crime. Il faut agir.

KOLLER, *vivement.*

La preuve ?

MARIE-JULIE, *avec une joie féroce.*

Oui, la preuve. Il est temps que le pays s'émeuve
Du forfait et que les témoins soien t entendus.
Ils sont perdus, Koller... Koller, ils sont perdus.

GULDBERG.

Et dans un tel moment ce Rantzau nous délaisse !
Lui désertant, c'est la moitié de la noblesse
Qui s'abstient.

KOLLER.

Par le ciel, il nous rendra raison
De son impertinence et de sa trahison.

MARIE JULIE.

Ami, du calme ; c'est un serviteur modèle
Ce Rantzau. Patience !... il nous sera fidèle

Quand le décret d'en haut nous aura faits ses rois.
Sa loyauté sera le rempart de nos droits.
Nous sommes criminels d'accuser l'innocence,
Mais prouvons l'adultère et c'est nous qu'il encense
Pour avoir démasqué la maîtresse et l'amant,
Puisqu'eux seront le crime et nous le châtiment.

Après un moment de réflexion.

Hâtons-nous *.

Combinant son plan.

N'allons point nous perdre en un dédale
De ruses ; provoquons d'un coup tout le scandale ;
Tenez, ce soir, au bal, et que le roi blessé
D'un coup qui l'étourdisse agisse en insensé !...

Peu à peu, pendant qu'elle parle, les conjurés se rapprochent d'elle, l'écoutant attentivement.

Affoler sa raison, oui... Ce soin me regarde :
Je parais, je souris, j'immole.

A Koller.

Que la garde
Veille !... on vous transmettra mon signal au dehors.

D'un accent profondément réfléchi et suivant dans sa pensée les différentes phases de l'action qu'elle veut accomplir.

J'embrasserai la reine. — Alors... alors...

Avec un sourire infernal.

Alors...

Le rideau baisse lentement.

* Voir la note n° 8.

Deuxième Tableau.

Salon splendidement illuminé et donnant par trois arcades sur une galerie qui occupe le fond de la scène.

SCÈNE PREMIERE.

BRANDT, LA PRINCESSE NATHALIE, SIR ROBERT KEITH, LE PRINCE BÉRÉSOF, DETLER, SEIGNEURS, DAMES, PAGES, MASQUES.

Le bal est dans tout son éclat. Les danses se développent dans la galerie du fond et sur le devant de la scene.

NATHALIE, se promenant au bras de Brandt.

Monsieur, que pensez-vous du Holstein ?

BRANDT.

Je ne cesse
D'en penser tout le mal qu'il mérite, princesse,
Puisqu'hélas ! il faillit nous brouiller avec vous.
Je pense aussi que ses habitants sont fort doux

Qui, sachant qu'on les doit dévorer, se le disent
En admirant les dents des peuples qui s'aiguisent.

NATHALIE.

Les princesses, monsieur, n'ont pas d'autre destin.
On en dispose ainsi que des gens du Holstein.

SIR ROBERT KEITH, au prince Bérésof.

Ah! prince, j'ai plaisir à voir que l'algarade
De l'autre jour...

LE PRINCE, à sir Robert.

Mon cher, dans toute mascarade
Il faut rire du geste et des lazzis des fous.
Ce médecin-ministre est un masque, entre nous,
Son affranchissement des peuples une farce;
Il a Scapin pour maître et Pierrot pour comparse.
J'eus tort de me fâcher, certe; un roi cependant
Qui couvre un tel fantoche est au moins imprudent.

La reine et Marie-Julie paraissent dans la galerie du fond. Elles vont au-devant l'une de l'autre et s'abordent.

NATALIE, à Brandt, continuant une conversation commencée.

Cette dame, là-bas, qui marche en souveraine...

BRANDT.

Je ne la connais pas.

SIR ROBERT, au prince Bérésof.

Qui donc parle à la reine?

BÉRÉSOF.

Je ne sais.

SIR ROBERT.

Deux yeux noirs qui brillent méchamment.

DETLER, sur le seuil de la grande porte du fond. Annonçant.

La reine douairière !

BRANDT.

Ah bah !

BÉRÉSOF.

Tiens, tiens !

SIR ROBERT.

Vraiment ?

Mouvement de surprise et de curiosité dans la foule. Les deux reines, après les premiers saluts échangés, descendent en causant sur le devant de la scène. Les autres personnages s'écartent respectueusement.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIE-JULIE, LA REINE.

MARIE-JULIE.

Je viens ici pour vous, pour vous seule ; l'outrage
Des ans trop lourds m'exclut des plaisirs de votre âge ;
A vous la joie, à vous la musique et le bruit.
Moi, je m'endors toujours devant qu'il soit minuit.

LA REINE.

Ce sacrifice m'est d'un prix inestimable,
Madame ; mais n'ayez, pour être tout aimable,

Nul regret de veiller à mon bal, car vraiment,
Vous en êtes l'orgueil.

MARIE-JULIE.

Vous l'éblouissement.
Jamais je ne vous vis si belle...

Elle l'examine et reprend avec une imperceptible ironie.

...si sereine;
Quel contraste avec les douleurs du roi qui traîne
De tristes jours, un corps... de disgrâces chargé !

LA REINE.

Qui plus que moi, madame, en peut être affligé ?
Je ne donnerais point de fêtes, si l'idée
N'en venait du roi même ; et je l'ai secondée,
Ces plaisirs combattant des langueurs que je crains.

MARIE-JULIE.

C'est qu'il y peut sans doute étourdir ses chagrins.

LA REINE.

Quels chagrins ? Il n'en est aucun que je connaisse,
A moins que vous parliez des maux de sa jeunesse
Et de ses longs périls ?...

MARIE-JULIE.

Je ne vois pas...

LA REINE.

Comment ?
Le bruit a bien couru d'un empoisonnement
Dont il fut sauvé, grâce aux taches délatrices
Qui marbrèrent son front...

MARIE-JULIE.

Bon ! propos de nourrices.

LA REINE.

Oui, vous avez raison, de nourrice en effet ;
Ce fut la sienne, ô Dieu !... qui commit le forfait.

MARIE-JULIE.

Si vous prêtez l'oreille aux basses calomnies
Des serviteurs...

LA REINE.

Moi, non ; mais, dans ses insomnies,
Le roi revient souvent sur les dangers passés.

D'un ton rassurant.

Voilà tous ses chagrins... par le temps effacés ;
D'autant qu'un sûr ami qui veille sur sa vie...

MARIE-JULIE.

Struensée ?

LA REINE.

Oui,... répond d'ôter à tous l'envie
D'essayer des poisons nouveaux : le médecin
Aidant l'homme d'État à trouver l'assassin,
Le châtiment suivrait de près la turpitude.
Je n'incrimine pas votre sollicitude
Qui fut grande à coup sûr, mais la mienne a, je croi,
De meilleurs serviteurs qui gardent mieux le roi.

MARIE-JULIE.

Vous rassurez mon cœur, chère fille ;

La reine tressaille à ce mot et fronce le sourcil.

un pli sombre
Sur ce beau front ?... Souffrez que j'en dissipe l'ombre
Par un baiser...

LA REINE, *reculant légèrement.*

Madame...

MARIE-JULIE, s'approchant d'elle.

oui, moins hors de saison
Que nos propos.

LA REINE, chancelant sous le baiser de Marie-Julie.

Je...

MARIE-JULIE, après l'avoir baisée au front, à part.

Va, je te rends ton poison.

Le roi familièrement appuyé sur Struensée a paru au fond de la scène et s'est arrêté pour regarder les deux reines.

SCÈNE III

Les Mêmes, LE ROI, STRUENSÉE

LE ROI, s'avançant.

Ce baiser maternel répond aux bruits de guerre
Qui vous ont précédée... et ne m'émurent guère,
Madame. Que d'erreurs et de malentendus !
Pour vous loin de la cour que de beaux jours perdus !
Vous revenez, merci ; rien ne manque à ma fête.

MARIE-JULIE.

Sire, si pour un jour j'ai quitté ma retraite,
C'est qu'on m'a, je le sais, noircie auprès de vous
Mon maître et le cher fils de mon royal époux.
Je viens me disculper et confondre la haine,
Et l'invitation charmante de la reine
N'a fait que prévenir ma ferme volonté
De me blanchir aux yeux de Votre Majesté.

LE ROI.

Mon cœur, sur ces faux bruits, n'a point douté du vôtre
Et nous les oublîrons, s'il vous plaît, l'un et l'autre,
Madame. Parlez-moi de mon frère. Pourquoi
N'est-il pas avec vous? C'est un chagrin pour moi.

MARIE-JULIE, d'une voix très forte pour être entendue de toute la cour.

Pour mon cher Frédéric, Sire, je vous rends grâce.
Il est dans le Brunswick, passionné de chasse,
De cheval, s'adonnant aux plaisirs vigoureux
D'un gentilhomme campagnard!

LE ROI.

Qu'il est heureux!

Avec enthousiasme.

Chevaucher sans soucis et la jeunesse en croupe,
Courir les bois avec une solide troupe
De gardes...

A Struensée.

... moins coûteux et mieux disciplinés
Que mes Norvégiens,... se trouver nez à nez
Avec les loups ou les chevreuils!,.. hein, Struensée!

MARIE-JULIE.

Struensée?

LE ROI.

Il est vrai, l'ami de ma pensée,
Le sauveur de mes jours ne vous est pas connu.
Je vous présente donc l'homme qui m'est venu
Rendre la vie ainsi qu'un dieu du monde antique.
Outre un fidèle ami, c'est un grand politique...

Avec une énergie railleuse.

Qui sait se tromper!...

STRUENSÉE.

Sire, il n'est pas démontré...

LE ROI.

Qu'une petite balle a gaîment effleuré
Les cheveux de la Reine ?... Un fait si net dispense
Des démonstrations oratoires, je pense.

MARIE-JULIE.

La mesure dont parle avec esprit le roi
Était-elle en effet bien opportune en soi ?
Je ne sais, monsieur ; mais, sans que rien me contraigne.
J'admire quel éclat vous jetez sur son règne.
J'ai pu vous l'exprimer par écrit ; j'y reviens,
Heureuse d'affirmer l'estime où je vous tiens.

Struensée s'incline.

LE ROI.

D'un Gracque ou d'un Caton il porte en lui l'empreinte ;
Je l'ai vu renoncer au bonheur, dans la crainte
De compromettre la question du Holstein.

Se tournant vers Bérésof.

Au fait et le Brunswick ?... N'ai-je pas un matin,
Cher prince Bérésof, ouï quelque murmure
Sur une question du Brunswick ?

MARIE-JULIE.

Grave et mûre,
Sire !...

BÉRÉSOF, *souriant.*

Mais celle-là ne me regarde pas.

NATHALIE, *bas à Brandt.*

Ni moi.

LE ROI, *riant.*

Ni moi sans doute ; on en parlait tout bas.

STRUENSÉE.

Votre Majesté, Sire, était fort éprouvée
Par ses douleurs, le jour où nous est arrivée
La réclamation allemande. J'allais
Demain même en saisir le Conseil.

LE ROI.

Tu me plais,
Toi ! tu n'es pas pressé de voir mon inertie
Se commettre aux horreurs de la diplomatie.
Mais quoi ! vois, en plein bal, l'abîme où nous roulons.
La politique jure avec les violons !
Écoutons leur appel.

Aux dames et aux seigneurs.

La danse vous réclame,
Jeunes beautés, messieurs.

A la reine, s'approchant d'elle.

N'est-il pas vrai, madame ?

Il cause avec la reine.

MARIE-JULIE, *à Struensée à demi-voix.*

Avant votre Conseil, Excellence, il faudrait
Que le roi m'entendît ; il s'agit d'un secret
Dont la sécurité de l'État peut dépendre.

Un temps. Le regardant fixement.

J'ai la bonne parole et je veux la répandre...
Au Roi d'abord, ensuite au pays.

STRUENSÉE, *saluant Marie-Julie d'un air d'obéissance.*

Madame...

Il se rapproche du Roi.

MARIE-JULIE, *à part, le suivant des yeux.*

Oui.

STRUENSÉE.

Sire...

Il lui parle bas.

LE ROI, *à demi-voix, avec impatience.*

Quoi ? Quels secrets ? Pour Dieu, pas aujourd'hui,
A demain le Brunswick !

STRUENSÉE.

Mais, sire, c'est peut-être
Quelque événement grave et qu'il faudrait connaître.

LE ROI, à la Reine.

Du diable si jamais ce docteur me guérit !
Je fuis la politique et lui me la prescrit.

S'approchant de Marie-Julie.

Madame, je suis à vos ordres.

DETLER, s'approchant de Struensée, à voix basse.

Excellence,
On vient de relever, dans le plus grand silence,
Les gardes du palais.

STRUENSÉE, étonné.

Hein ?

DETLER, de même.

Les gens de Koller
Les remplacent.

LA REINE, à part, suivant des yeux tout ce qui se passe.

Je sens comme un poison dans l'air.

On entend une musique de danse.

LE ROI, étendant la main vers les salles de bal. A la Reine.

Madame, par pitié, que votre exemple entraîne
Les danseurs.

A Struensée, lui indiquant du geste qu'il ait à conduire la Reine.

Struensée !...

Voyant que Struensée l'interroge du regard avec hésitation.

Oui, la main à la Reine.

Struensée s'incline.

SIR ROBERT, bas à Bérésof.

Il est plus en faveur que jamais.

STRUENSÉE, à demi-voix, en passant près de Brandt, qui cause avec Nathalie.

Brandt !

BRANDT, s'excusant auprès de Nathalie.

Pardon...

NATHALIE.

Vous me quittez aussi pour le Brunswick ?...

Riant.

C'est bon

Elle s'éloigne et prend le bras du prince Bérésof.

BRANDT, inquiet, à demi-voix.

Quoi ?

STRUENSÉE, rapidement, à voix basse.

Les Norvégiens ont remplacé les gardes
Du palais.

BRANDT, avec stupeur.

Comment ?

STRUENSÉE.

Va...

Voyant que Brandt regarde fixement Marie-Julie.

Qu'est-ce que tu regardes ?

BRANDT.

Rien.

STRUENSÉE.

Va voir d'où vient l'ordre et reviens aussitôt.

Brandt s'éloigne. La Reine a salué Marie-Julie d'un léger signe de tête. Struensée lui offre respectueusement la main et passe avec elle dans la galerie du fond, suivi des autres personnages. Une musique de danse accompagne cette sortie. De lourdes tapisseries ferment les trois arcades. Le Roi et Marie-Julie restent seuls en scène.

SCÈNE IV

LE ROI, MARIE-JULIE

LE ROI, à part.

Faisons notre métier de Roi, puisqu'il le faut.

A Marie-Julie.

Eh bien? madame, eh bien?... le Brunswick?...

MARIE-JULIE, d'une voix sourde.

Non, la honte

Et la nécessité d'une justice prompte,
Sire... un crime inouï, votre honneur entamé,
La Reine... Struensée... Il aime... Il est aimé.

LE ROI, la regardant avec stupeur, puis semblant prêt à bondir sur elle.

Misérable!

MARIE-JULIE.

Je mens, n'est-ce pas?... J'ai la preuve.

LE ROI, avec une immense colère.

La preuve, a-t-elle dit? L'abominable veuve
De mon père... le monstre à qui ce pauvre Roi
Demandait, chaque jour, des preuves contre moi,

Car chaque jour j'étais accusé d'infamie,
Le démon qui trouvait ces preuves !... l'ennemie
De ma vertu, de mon honneur, de ma raison
Qui, m'ayant vainement fait donner du poison,
Et s'irritant de voir mon existence sauve,
Elle-même installa le vice en mon alcôve,
(Ce poison-là vaut l'autre !...) et, m'ayant corrompu...

Sur un geste de Marie-Julie.

Ah ! ne dites pas non... c'est vous, c'est vous. J'ai pu
M'abandonner à ces plaisirs que votre rage
Multipliait; j'étais un enfant sans courage;
Mais mon instinct, perçant vos honteuses bontés,
Flairait un meurtre en cet appel aux voluptés.
Elle m'assassinait de débauche, l'infâme,
Puis montrait à mon père (oh ! la hideuse femme !)
Son pauvre libertin de fils et, jour à jour,
Pour l'enfant resté sain me volait son amour !
Et c'est elle, aujourd'hui, la Reine proxénète,
Qui sur une âme fière, et digne, et blanche, et nette,
Ose effroyablement baver, serpent hideux !...
Madame, vous mentez, ils sont purs tous les deux.

MARIE-JULIE, *d'une voix glaciale.*

Sire, votre souffrance excuse la folie
De votre emportement; vous outragez... j'oublie,
Votre père...

LE ROI.

Mourut soudain. J'ai soupçonné
Parfois que vous l'aviez lui-même assassiné.

MARIE-JULIE, *vivement.*

Moi ? Dans quel but ?

LE ROI.

C'est vrai, vous vous rendez justice.
Il fallait qu'il vécût pour que je consentisse

A me laisser cloîtrer; sa fin vous fit grand tort;
Non, vous n'avez point dû travailler à sa mort.

MARIE-JULIE.

Je travaille à sauver sa race de l'opprobre.
Ne parlons point d'amour, j'y consens; j'en suis sobre.
J'aime fort peu de gens;... je ne vous aime pas;
Mais votre honneur est nôtre et, si l'on peut tout bas
En rire et lui porter d'infamantes blessures,
Mon fils sera sali par les éclaboussures!
C'est pourquoi je m'émeus de vos malheurs, au lieu
De m'en distraire. — Il faut que je me taise?... Adieu!
Les Rois futurs pourront douter de leur lignage.

LE ROI, avec fureur.

Vous...

Se contenant.

Mais, quand on accuse, on prouve. Un témoignage,
Un seul!...

MARIE-JULIE, durement.

Oui..., j'attendais la fin de ce courroux.

Allant à une petite porte qui donne sur la bibliothèque du roi et l'ouvrant.

Madame de Reez.

LE ROI.

Hein?

Madame de Reez paraît, très pâle; et presque défaillante.

SCÈNE V

LE ROI, MARIE-JULIE, MADAME DE REEZ.

LE ROI, avec indignation.

Vous, madame!

Chancelant et portant la main à son front.

C'est vous,

La dame d'honneur, dont la lèvre accusatrice
Veut noircir votre Reine et votre bienfaitrice ?

Madame de Reez tombe à genoux sans répondre.

Vous savez quels sont les propos envenimés
Qu'on vient de me tenir ?

Madame de Reez fait un signe affirmatif.

Et vous les confirmez ?

Madame de Reez demeure immobile.

MARIE-JULIE.

Eh bien, courage, allons, retrouvez la parole
Et répétez au roi... Mais non, le verbe vole,
L'écrit reste...

Tirant un papier de son corsage et le présentant au roi.

Voici son témoignage écrit.

LE ROI, parcourant le papier.

« J'aime. »

Comme s'il allait se precipiter vers le fond.

Il a dit cela ?...

Se maîtrisant.

Non, non, je perds l'esprit,
C'est faux, c'est faux.

Il regarde les deux femmes immobiles et continue à lire.

« J'aurai ton amour... »

Jetant le papier avec rage.

C'est infâme.

Après un silence pendant lequel Marie-Julie a ramassé le papier qu'il a jeté à terre.
A madame de Reez.

Vous avez entendu cela ?... parlez, madame.

MADAME DE REEZ, d'une voix sourde.

Oui.

LE ROI.

Vous le soutiendrez devant lui ?... devant tous ?

MADAME DE REEZ, de même.

Oui.

LE ROI.

Mais la reine avait mille bontés pour vous,
Et vous la trahissiez ?...

Montrant Marie-Julie.

Comme l'autre !...

MARIE-JULIE.

Mais, Sire...

LE ROI, continuant.

L'une par son baiser, l'autre par son sourire !...

MARIE-JULIE, montrant madame de Reez.

Elle aimait Struensée et moi, pour vous sauver,
J'ai pu, par ce baiser, jusqu'à vous arriver.

LE ROI.

Donnez-moi ce papier.

MARIE-JULIE, reculant d'un pas.

Pourquoi ? qu'allez-vous faire ?
Arrêtons-le d'abord, Sire, et qu'on le transfère
A la prison d'État ; conjurons tout danger,
Vous le pourrez après dans l'ombre interroger.

Indiquant la petite porte de gauche.

J'ai là tous mes amis qui n'attendent qu'un signe
Pour délivrer leur roi d'un serviteur indigne,
D'un fou qui perd l'État et Votre Majesté...
Sire, grâce pour vous !... Sauvez la royauté.

LE ROI, avec autorité, lui prenant le papier des mains.

Donnez-moi ce papier.

Remontant la scène.

Je veux le voir, l'entendre.

Il soulève la tapisserie du fond.

Le voici... souriant, galant... le regard tendre...

Avec une colère étouffée.

Un tel regard braqué sur la reine !... oui, vraiment,
Que lui glisse-t-il à l'oreille ? un mot charmant
Sans doute... Elle sourit sans émoi, sans colère,
Comme enivrée... On voit qu'elle tient à lui plaire,
L'honnête femme !... Et lui, l'apôtre, qu'il est doux !...
Devant elle il n'a plus qu'à tomber à genoux.

Appelant d'une voix vibrante.

Struensée !...

Redescendant en scène. A madame de Reez qui défaille, la redressant en lui saisissant le bras, violemment.

Eh bien ! vous, restez debout, de grâce.
Quand on commet un crime, on le regarde en face.

SCÈNE VI

LES MÊMES, STRUENSÉE.

STRUENSÉE.

Vous m'avez appelé, Sire ?

Le roi se promène de long en large sans répondre, en froissant le papier qu'il tient à la main. Struensée regarde alternativement Marie-Julie et madame de Reez qui demeurent immobiles.



LE ROI, s'arrêtant enfin devant Struensée et lui tendant le papier qu'il a reçu de Marie-Julie.

Monsieur... lisez.

Struensée prend le papier, le parcourt des yeux, et arrête son regard sur madame de Reez qui détourne la tête. — Le roi continue.

Oui, c'est là le témoin qui vous condamne ; osez
Le démentir.

STRUENSÉE, à madame de Reez, en lui montrant le papier.

Cela, l'ai-je dit à la reine,
Madame?

Madame de Reez le regarde avec étonnement.

Répondez, voyons. Quand on se traîne
Dans l'ombre vers le trou des serrures, on doit
Savoir ce qu'on entend, préciser ce qu'on voit.
L'ai-je dit à la reine ou bien, sereine et fière,
Sans trouble et portant haut son front ceint de lumière,
Ceint du bandeau royal disposé par vos mains,
Ignorante du mal et des excès humains
Et du rêve d'un fou qu'elle n'eût pu comprendre,
Ne venait-elle pas de sortir pour se rendre
Auprès du roi, quand moi, resté seul, emporté
Par l'adoration de tant de majesté,
Je me suis enivré de paroles... jaillies
Dans un délire... et si lâchement recueillies ?...
Voilà du moins ce qu'il fallait dire en passant.

Regardant le papier,

Moi, Sire, j'ai bien dit : « Même au prix de mon sang. »
Il est à vous ; ceci n'a rien dont je m'effraie :
Loin de désavouer ma dette, je la paie.

LE ROI, à Marie-Julie, d'un ton bref.

Madame, vos amis.

Marie-Julie va à la petite porte de la bibliothèque et l'ouvre. Le roi va jusqu'au fond de la scène et, soulevant une des tapisseries.

Entrez ! Entrez tous !

Les tapisseries du fond s'ouvrent et livrent passage à la reine et à la foule des invités. Guldberg, Koller et les amis de Marie-Julie entrent en scène par la petite porte de la bibliothèque.

SCÈNE VII

LE ROI, STRUENSÉE, MARIE-JULIE, MADAME DE REEZ, LA REINE, GULDBERG, KOLLER, DETLER, BRANDT, BERESOF, SIR ROBERT KEITH, NATHALIE, INVITÉS, PAGES, OFFICIERS, GARDES, VALETS.

LE ROI, tremblant de colère, s'appuyant sur les meubles et d'une voix brisée par l'émotion.

Moi,
Christian Sept, je dénonce et livre aux gens de loi
Comme félon ayant la couronne offensée,
Comme traître au pays, traître à Dieu, Struensée,
Comte d'Aalborg, premier ministre.

Stupeur de tous les assistants.

LA REINE.

Lui !

LE ROI.

J'ai dit.

S'approchant de la reine et baissant la voix.

Rentrez chez vous, madame, il vous est interdit
D'en sortir sans mon ordre.

LA REINE, avec une indignation contenue.

Oh !

LE ROI, à Marie-Julie, à voix basse, de façon à n'être entendu que des deux reines.

Reine douairière,
Je confie à vos soins la reine prisonnière.

LA REINE, de même.

Oh !

LE ROI, haut à Koller.

Vous conjurerez tout nouvel attentat,
Koller. Je vous remets la garde de l'État.

Koller s'incline et va parler à quelques soldats de la garde norvégienne qui occupent le fond de la scène.

Le roi promène autour de lui un regard enflammé de colère. Joie triomphante de Marie-Julie. Dédain de Struensée que sont venus entourer les Norvégiens. Accablement de la reine. Attitude éperdue de madame de Reez. Insolence ou consternation des autres personnages.

ACTE QUATRIÈME

Premier Tableau. *

Un carrefour dans la campagne. Trois routes se perdent à droite, à gauche et au fond. On danse dans une prairie au fond à droite. — A gauche une auberge.

SCÈNE PREMIÈRE

GULDEN, SCHACK, PAYSANS et PAYSANNES.

SCHACK, continuant une harangue commencée aux paysans qui l'entourent.

On peine, on souffre, on crève... Il est temps que ça change,
Que chacun ait son droit et que le peuple mange.

TOUS.

Oui !

GULDEN.

Les repus ont bien souci des affamés !...
Pour nous leurs cœurs sont durs et leurs bras sont fermés.

* Voir la note 9.

TOUS, sombres.

Oui!

GULDEN, avec tristesse.

La masse agonise, ils n'ont point souci d'elle.

SCHACK.

Bandits!

GULDEN, à Schack.

Les droits acquis sont une citadelle
Que trois mille Jésus ne sauraient ébrécher.
Malheur à ton bon droit, s'il ose en approcher!

SCHACK.

Que jusqu'aux cieux le cri des justes retentisse!

GULDEN.

La force n'a jamais écouté la justice.
Résigne-toi!

SCHACK.

Quand on m'affame et qu'on me bat?
Le lâche se résigne et le brave combat.

GULDEN.

Le brave? on le livre aux bourreaux : c'est l'habitude.
S'il te sert, il est sûr de ton ingratitude.

TOUS.

Hein?

GULDEN, avec indignation.

Struensée en sait quelque chose!... On lui doit...

SCHACK.

Quoi? du pain? J'en attends.

GULDEN, à Schack.

Mieux que du pain, un droit;

Le droit saint d'acheter la terre. Ce brave homme,
Comprends-tu? t'a conquis le droit d'être économe:
C'est à toi de tirer de l'or du sol glaiseux,
Et tes petits-enfants laboureront chez eux.

SCHACK.

C'est peu.

GULDEN.

C'est tout.

TOUS.

Oh!...

GULDEN, avec force.

Tout, vous dis-je. Eh bien, ce juste
Est en prison pour vous, pour votre cause auguste,
Et parce que les grands craignent d'abandonner
Ce bon sol nourricier qu'il voulait vous donner...
Et pas un n'a crié justice!

SCHACK.

C'est un traître,
Il a vendu le peuple.

TOUS.

Oui!

GULDEN.

Je voudrais connaître...

SCHACK.

Assez! c'est un repu... qu'il meure!

GULDEN.

Assassiné?
On vous trompe, on vous ment.

Éric paraît au fond, accompagnant un courrier avec lequel il s'entretient vivement Le courrier le quitte et passe son chemin. Éric descend joyeusement en scène.

SCÈNE II

LES MÊMES, ÉRIC.

ÉRIC, accourant joyeusement.

Condamné! Condamné

TOUS.

Hurrah!

ÉRIC.

A bas l'ami du peuple!

SCHACK.

Faux apôtre,
Il nous offrait son pain pour nous voler le nôtre.

ÉRIC.

Prendre son pain au peuple et son épouse au roi!

GULDEN.

C'est faux.

ÉRIC.

C'est vrai.

GULDEN.

Je dis qu'on l'a trahi.

ÉRIC.

Tais-toi.

TOUS.

Oui! oui!

GULDEN, montrant Éric.

Vous vous fiez à cette tête d'âne!

ÉRIC.

Ane sans tête!

TOUS, à Gulden.

Assez!

GULDEN.

Voyez qui le condamne,
Ce sont vos ennemis, les grands, les forts, la cour ;
C'est vous qu'on frappe.

TOUS.

A mort!

GULDEN.

Ayez donc de l'amour
Pour ces brutes!

ÉRIC.

Faux frère et vendu qui le prône!

TOUS.

Oui!

GULDEN, à Éric.

Vendu? Qui de nous a reçu son aumône?
C'est avec son argent que tu payas ton bien.

ÉRIC.

Son argent? moi, garder l'argent de ce vaurien?

Avec noblesse.

Jamais. Je l'ai joué.

GULDEN, ironique.

Puis, d'un gain très facile,
Tu t'acquis de la terre.

ÉRIC, avec dédain.

A quoi bon?... l'imbécile
A supprimé les serfs.

GULDEN.

Hein? Quoi? je crois rêver.

ÉRIC.

Je ne sais plus par qui la faire cultiver.

GULDEN.

Et tes bras?

ÉRIC.

Je prétends les croiser.

GULDEN.

Brute immonde!
Cet affranchi d'hier veut exploiter le monde!
Ça n'achète le sol que pour croiser ses bras!
Faute de serfs, ce serf pleure son embarras!

ÉRIC.

Oui!

GULDEN.

Lâche! on t'a donné de l'honneur, non des rentes!
Si les hontes d'autrui te sont indifférentes,

Ton servage était juste et juste ton licou.
Et demain pour ce drôle on te tranche le cou,
Struensée!...

ÉRIC.

Une mort trop douce; qu'on le brosse
Au fer rouge!

GULDEN.

Un âne, oui, mais un âne féroce.

ÉRIC, *avec colère.*

Eh bien! quoi? d'un service il m'a payé le prix,
Frappant sur sa poche.
J'ai là son or, c'est vrai,
Se frappant la poitrine.
Mais j'ai là son mépris.
Un air de dire : « Prends et ne te plains pas d'être
Un homme » que j'ai là, vous dis-je; enfin un maître!...
Valet qui veut parler tout haut dans la maison,
Un drôle, un parvenu : la garde avait raison.
Bel apôtre! pendant que le peuple se traîne
Dans sa misère, lui festoie avec la reine!...
Ce riche, notre ami?

TOUS.

Non! non!

ÉRIC.

Il s'est gorgé
Au pouvoir; on l'a pris? Qu'il meure! C'est jugé.

TOUS.

Oui.

ÉRIC, *cyniquement à Gulden.*

J'ai mon bien?... suffit.

GULDEN.

Voilà tout le mystère.
Ta belle ingratitude est d'un propriétaire.
Le bonheur est, dit-on, sans mémoire. En effet,
Tu tiens l'argent, tu peux cracher sur le bienfait.

ÉRIC.

Pourquoi licencier la garde? Quel vertige
L'a pris?

Aux paysans.

Celui d'agir en seul maître, vous dis-je.
Eh bien, moi, je ne veux pour maître que le roi.

GULDEN, *ironiquement.*

Et la garde!

ÉRIC.

Oui, des preux. On est conquis, ma foi,
Rien qu'à les voir traîner leurs sabres d'un air brave;
Sous des maîtres pareils on est fier d'être esclave.

GULDEN.

Vautre-toi donc, laquais. Je reste endoctriné.
C'est en moi, non en toi qu'un nouveau peuple est né.
Tu veux être heureux? moi, libre!

Aux paysans.

O peuple, écoute:
Quand on te dit: « Jésus trahit son frère », doute.

ÉRIC.

A mort le traître!

TOUS.

Oui!

GULDEN.

Doute... ou plutôt ne crois pas.
Rappelle-toi ce qu'il fit pour nous ici-bas :
Il osa dire aux grands : « Les petits sont vos frères. »
Et son sang paya ces paroles téméraires.
Crois bien que pour les grands c'est l'éternel proscrit
Et que toujours leur cœur met en croix Jésus-Christ.

TOUS.

Hou !...

Tous tournent le dos à Gulden et remontent la scène pour aller danser.

GULDEN, avec colère.

Peuple fou ! c'est lui qu'on tue, il est en fête !
Il est temps de changer en homme cette bête !

ÉRIC, au fond.

Dansons.

TOUS.

Oui !

GULDEN.

Que sait-il ? manger, boire et danser.

TOUS.

Hou !

GULDEN.

Le temps est venu qu'il apprenne à penser.

ÉRIC.

Hardi, les gars !... La main aux belles !... En cadence !
Fêtons la mort du traître, et qu'on chante, et qu'on danse,
Et qu'on rie !...

A Gulden.

Allons, vieux, c'est pour le bienfaiteur
Du peuple ; Danse aussi.

SCHACK, voyant venir le pasteur Struensée.

Le pasteur!...

TOUS.

Le pasteur ...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PASTEUR STRUENSÉE.

LE PASTEUR, entrant éperdu.

Dansez, bons villageois... Dansez... C'est jour de fête.

Avec une indignation pleine de larmes.

De fête!... Et Struensée!... On lui tranche la tête
Demain... Ce soir peut-être... arrêtez, malheureux.

Avec une immense amertume.

Bah! dansons.

Étouffant un sanglot.

Et mon fils s'est immolé pour eux!

Gravement.

Mais Jésus sur sa croix ne nous fut point sévère.

Levant les bras au ciel, avec éclat.

La soldatesque a bien dansé sur ton calvaire,
O Christ!

D'une voix brisée.

Par ta pitié, soyons-leur indulgents;

Avec indifférence.

Qu'ils dansent!

Avec une tendre pitié.

Après tout, ce sont de pauvres gens.

Avec une grande bonté.

Les pauvres gens,.. Son cœur n'eut jamais d'autre alarme;
Pour quel malheur humain n'eut-il pas une larme?
O vieillards sans refuge, ô petits affamés,
Criez donc: « Nous l'aimions! »

Pleurant.

Il vous a tant aimés!

Solennellement.

Il vous aime,... et verrait vos ébats sans révolte.

Simplement.

Il sema le bon grain; vous faites la récolte,
C'est pour vous qu'en hostie il a voulu s'offrir,
Tout est dans l'ordre; L'œuvre est mûre, il peut mourir.

Avec effroi.

Demain!

Accablé.

J'ai mis hier ma pauvre femme en terre.

Après un silence.

Hier était à Dieu... Demain est son mystère...

Avec désespoir.

Quoi! la mère est partie... et le fils!... Je ne sais...

Avec une sorte de résignation solennelle.

Adieu, je vais bénir mon pauvre enfant...

Dans un sanglot, très largement.

Dansez!

Il sort éperdu. Tous les paysans le regardent partir dans un silence respectueux.

Deuxième Tableau. *

Une chambre chez le roi. Grande fenêtre donnant sur une place publique. Il fait nuit. Des lampadaires éclairent la scène. Un simple roulement de tambour au dehors avant le lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE-JULIE, KOLLER, PARTISANS DE MARIE-JULIE.

MARIE-JULIE.

Enfin, cet homme va payer ses forfaitures!
On a bien arrêté toutes ses créatures,
Koller? Tout est réglé? tout est prêt? vous avez
Prévenu Norweskiold?

KOLLER.

Oui, madame.

MARIE-JULIE.

Achevez.

Ironiquement.

Ce loyaliste n'est pas très sûr. Il importe
De tout prévoir : mettez un poste à chaque porte

* Voir la note 10.

De la ville. On saura ce qu'il pense bientôt,
Et si ce sont des fleurs ou du plomb qu'il lui faut.
Ah! Koller, nous avons joué gros jeu. Sans l'aide
De ce petit bijou de Reez...

KOLLER.

Cette âme est laide :
Par la main du bourreau se venger d'un amant!...
Fi!... La reine?...

MARIE-JULIE.

Est recluse en son appartement,
Ignorant tout, procès et verdict : l'infidèle
Peut gémir; le roi fait le silence autour d'elle.

D'un accent de désappointement.

Il la reléguera dans un de ses châteaux!...

Avec rage.

Les juges étaient là pourtant!

Rantzau a paru et a entendu les dernières paroles de Marie-Julie.

SCÈNE II

LES MÊMES, RANTZAU.

RANTZAU, *s'avançant.*

Et les poteaux?...
Il eût fallu qu'on mît, toute justice absente,
Au carcan d'infamie une reine innocente,
Madame?

MARIE-JULIE, *ironiquement.*

Eh quoi! cher comte? elle est innocente?

RANTZAU, avec fermeté.

Oui!

Son âme est dans ses yeux.

La regardant fixement.

Et j'y sais lire.

MARIE-JULIE, détournant les yeux sous le regard de Rantzau.

Et lui?

Ses yeux révèlent-ils une amour éthérée,
Des désirs de la chair saintement épurée?

RANTZAU.

Ils révèlent l'honneur, la fierté, la vertu.
Je le connais à fond pour l'avoir combattu.
Capable d'erreur, soit!... incapable de honte...

MARIE-JULIE.

Mais vous recommencez le procès, mon cher comte;
Je m'incline devant l'arrêt des juges, moi.

Montrant un parchemin.

Et tenez, le voici, l'arrêt.

RANTZAU.

Signé du roi?

MARIE-JULIE.

Il le sera bientôt. Que vous importe, en somme?
Ce n'est pas vous qu'on livre au bourreau.

RANTZAU.

C'est un homme!...

Et, dût tout l'univers en être déchiré,
Je hurlerais qu'un homme innocent est sacré.
L'indifférence est sœur du crime et je préfère
Qui fait le mal, madame, à qui le laisse faire.

L'honnête homme qui dort d'un sommeil calme et sain.
Quand l'innocent succombe est son pire assassin.

Résolument.

Le roi n'a pas signé, c'est bien.

MARIE-JULIE, violemment.

Il faut qu'il signe !...

Sir Robert Keith paraît.

RANTZAU.

Quoi ? qu'un ange sans tache est une épouse indigne ?

SCÈNE III

LES MÊMES, SIR ROBERT KEITH.

SIR ROBERT.

Merci, monsieur, pour nous et pour Sa Majesté.
Il ne fallait pas moins que votre autorité
Pour oser nous défendre et parler d'innocence.

MARIE-JULIE, souriant perfidement.

Bien avisé qui sert une riche puissance !...

RANTZAU, indigné.

Madame !

Se maîtrisant, et avec une émotion grave.

Il est des cœurs de justice éperdus :
Qui ne les comprend pas jure qu'ils sont vendus.

SIR RORERT,

Oui, monsieur, la Reine est un ange ; et je déclare
Voir un outrage en la captivité barbare

Qu'elle subit et qui l'accuse injustement;
Nous ne souffrirons pas qu'elle dure.

MARIE-JULIE.

Vraiment?...
Dans le roi son époux n'a-t-elle plus son juge?

SIR ROBERT.

Le roi son frère entend demeurer son refuge.

MARIE-JULIE.

Et si le Danemark défend son droit?

SIR ROBERT.

Eh bien!...
Mon pays, sans retard, établira le sien.
Pour nos cœurs, tout Anglais porte en soi l'Angleterre,
Et ma large patrie, aux confins de la terre,
Enverrait ses vaisseaux et verserait le sang
D'un million de fils pour un seul innocent.
Madame, que ces mots très nets vous avertissent!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, *entrant en s'appuyant sur une canne. Il est très faible et parle d'une voix lasse.*

Qu'est-ce donc, et pourquoi ces voix qui retentissent?
Monsieur l'ambassadeur d'Angleterre, c'est vous?
C'est vous, Rantzau? Soyez les bienvenus chez nous.

Haineusement, à Marie-Julie.

Eh bien, madame ?

RANTZAU.

Sire, entendez-moi.

MARIE-JULIE.

Le comte
Dit le traître innocent, sire, et ne tient nul compte
Des arrêts de la cour. Monsieur l'ambassadeur,
Au nom de Georges Trois, prétend...

Avec une colère ironique.

...non sans ardeur,
Disposer seul du sort de la Reine ou menace
Le royaume danois d'une levée en masse
Du peuple anglais.

LE ROI.

Monsieur, qu'osez-vous donc songer ?
La sœur de votre roi ne court aucun danger.
Elle aura pour séjour calme et sûr, au contraire,
Soit l'un de nos châteaux, soit la cour de son frère.
Elle est libre,

A Rantzau.]

Pour vous, Rantzaû, vous m'étonnez.
Plaint-on les assassins ou les assassinés ?

RANTZAU.

Sire ! Sire ! on conduit vos pas vers un abîme ;
Cet homme ne meurt pas sous le poids de son crime,
Mais sous le poids de la haine.

LE ROI.

Ce n'est pas moi
Qui l'ai condamné ; c'est la Haute-Cour.

RANTZAU.

Le roi
Peut faire grâce.

LE ROI.

Grâce au félon dont l'injure...

MARIE-JULIE, plaçant un parchemin sur la table à la portée du roi et lui présentant une plume.

Voici l'arrêt de mort !

LE ROI, prenant fiévreusement la plume.

Donnez !

RANTZAU.

Je vous conjure
De voir la reine, Sire : Elle vous convaincrait.
Comme une criminelle on l'a mise au secret,
Et, quand tout l'univers le sait, seule elle ignore
Qu'on va tuer cet homme et qu'on l'en déshonore.

LE ROI.

Elle !... Affronter sa vue !... Hélas ! la voir, pourquoi ?
Pour mourir... Voyez donc ; mais j'ai la mort en moi.

MARIE-JULIE.

La Haute-Cour, dans sa justice solennelle,
Vous en dispense.

RANTZAU.

O roi, la justice éternelle
Vous l'impose.

LE ROI, reprenant la plume sur la table et regardant autour de lui.

Koller, Sir Robert Keith, veuillez
Conduire ici la Reine.

MARIE-JULIE, regardant Rantzau de côté.

Oui, deux beaux yeux mouillés
De larmes peuvent faire un miracle... je reste.

LE ROI.

Merci, Rantzau, merci, mais, mais !..

Il lève les yeux au ciel en hochant la tête.

RANTZAU, regardant Marie-Julie.

Serpent funeste !

LE ROI, se levant avec effort, comme pour reconduire Marie-Julie.

Madame...

MARIE-JULIE, avec autorité.

Vous quitter, sans avoir entendu
La reine !

LE ROI, résigné.

Adieu, Rantzau.

RANTZAU, voyant que Marie-Julie reste.

Struensée est perdu.

Il sort.

SCÈNE II

LE ROI, MARIE-JULIE.

LE ROI.

Madame, calmez-vous ; Vous l'aurez, votre proie,
Vous l'aurez.

Voyant étinceler l'œil de Julie.

Cependant, modérez cette joie ;
Ce qu'on vous livre, c'est Struensée... et non pas
La reine ; Ma raison n'est pas encor si bas
Que, réglant ma fureur de meurtre sur la vôtre,
Je vous jette gaîment cette tête avec l'autre ;
Non, ne l'espérez point, non, pour faire cela,
J'ai voué trop d'amour à cette tête-là.

MARIE-JULIE, présentant au roi l'arrêt de mort de Struensée.

Lui seul, sire. Signez.

LE ROI.

Je doute si je veille ;
Elle, qu'à son audace elle eût prêté l'oreille,
Elle !

MARIE-JULIE.

Rappelez-vous qu'ils s'égaraient parfois
En chevauchant dans la solitude des bois.
La reine, assez souvent, revenait sans son page.

LE ROI, les yeux fixes.

Oui !

MARIE-JULIE, avec un mauvais sourire.

Oui. Souvenez-vous...

LE ROI, avec une sorte d'effroi.

Ah ! de quoi ?

MARIE-JULIE.

Du tapage
Qu'il osa faire, lui, quand Votre Majesté,
Reconnaissante d'un retour à la santé,
Voulut qu'il épousât la petite princesse
Bérésof qui daignait oublier la bassesse
De son origine.

LE ROI.

Oui !

MARIE-JULIE.

L'on m'a redit encor
Que la reine tremblait, pâle comme la mort,

LE ROI, la regardant fixement.

Ah !

MARIE-JULIE.

Si bien qu'on put croire, à leur diplomatie,
Qu'ils allaient déclarer la guerre à la Russie.

LE ROI, portant la main à son cœur.

Oui !

MARIE-JULIE.

Madame de Reez, quand ils vous approchaient,
Voyait, comme leurs yeux, leurs mains qui se cherchaient...
Avec une vivacité ironique.
Pour vous soigner ensemble...

LE ROI, avec rage.

Oh ! ces soins !

Il prend vivement la plume pour signer puis s'arrête.

MARIE JULIE, continuant.

D'un air tendre.

Signez donc, Sire.

LE ROI, après une longue hésitation.

Non, j'ai promis de l'entendre.

MARIE-JULIE.

Même innocent, son cœur ne disculperait pas
Celui du serviteur; on m'a conté tout bas
Qu'il négociait seul, de puissance à puissance,
Avec l'Allemagne.

LE ROI, avec indifférence.

Oh ! cela !

MARIE-JULIE.

Par sa naissance...

Il est Allemand, Sire.

LE ROI, avec colère.

Oui, bien, c'est bien, merci.
C'est assez qu'il aimât la reine !

MARIE-JULIE.

La voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE, accourant vers le roi, tendant presque les bras.

Enfin, Sire !...

Apercevant Marie-Julie et s'arrêtant court.

Ah ! daignez m'épargner la présence
De cette femme dont la seule malfaisance
Peut m'expliquer l'horreur de ma captivité.
Quoi ! Sire, sans mes gens !... C'est une indignité
Dont la honte trahit l'inspiratrice indigne.
Pourquoi cette prison, ces gardiens ?... A quel signe
Me juge-t-on coupable et croit-on qu'en effet
Des geôliers me soient dus ? Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ?

LE ROI.

Vous n'envisagez pas très clairement, madame,
Votre position, ni l'état de mon âme.

LA REINE.

C'est à vous de me les révéler clairement.

LE ROI, solennellement.

Oui. Struensée a-t-il été...

Il s'arrête et regarde fixement la reine.

LA REINE.

Quoi ?

LE ROI.

Votre amant ?

LA REINE, d'une voix déchirante.

Sire !... qui vous a fait ce mensonge exécrable ?

LE ROI, terrible.

Répondez : Struensée a-t-il, le misérable,
Été votre amant ?

LA REINE, le regardant en face avec une grande énergie.

Non.

LE ROI.

Il l'espéra du moins.

LA REINE, de même.

Non, jamais. Non, non, non, jamais.

LE ROI.

J'ai des témoins.

LA REINE, de même.

On n'a pas de témoins de ce qui n'est pas, Sire.

LE ROI.

Il a parlé.

LA REINE.

Comment?

LE ROI.

Il fond, ce cœur de cire,
En mots brûlants, en mots...

A demi-voix.

Dont je serai vengé.

A Marie-Julie qui lui présente un papier.

Oh! je les sais par cœur; mon cœur en est rongé.

Redisant les paroles de Struensée.

« Je ne gouverne plus. Je ne pense plus... J'aime...
« Je vis par toi, ma reine, et non plus par moi-même...
« Sur tes pas adorés je marche obéissant...
« Mais j'aurai ton amour, fût-ce au prix de mon sang...»
Madame, sont-ce là d'innocentes paroles?

LA REINE, dont la figure a pris une expression indéfinissable.

Je les ignorais...

MARIE-JULIE, ironique.

Oui?

LE ROI.

Par vos libertés folles,

Vos promenades, vos lectures, vous avez
Provoqué son amour.

La reine, dont la physionomie trahit une sorte d'immense joie intime, ne répond pas.

MARIE-JULIE, ironique.

Madame, vous rêvez?
Tout votre aspect respire une béatitude...

LA REINE.

Je cherche avec dédain, mais sans inquiétude,
Comment j'ai provoqué....

MARIE-JULIE, de même.

Cherchez.

LA REINE.

Je sais qu'un jour,
Parlant de scélérats que je vois à ma cour,
Je lui dis, craignant leurs complots : « Je vous en prie,
« Ne m'abandonnez pas...»

MARIE-JULIE.

D'une lèvre chérie
La prière est un ordre.

LA REINE, feignant de se souvenir et la bravant du regard.

Oui. Vous lisez en moi :
J'ai dit : « Je vous défends de m'abandonner. »

LE ROI.

Quoi !...

MARIE-JULIE.

Mais on ne parle ainsi qu'à ceux qu'on aime.



LE ROI, avec rage.

Un traître
Qui me donnait ses soins !...

MARIE-JULIE.

Pour vous tuer, peut-être.

LA REINE, à Marie-Julie.

Vous mentez.

MARIE-JULIE.

Un félon qui payait vos bontés,
Sire, en déshonorant votre nom.

LA REINE, avec une énergie grandissante.

Vous mentez !

LE ROI.

Mais avouez-le donc que vous l'aimez, ce drôle
Qui n'a droit qu'au fer rouge appliqué sur l'épaule,
Ce charlatan dont vous avez bu le poison,
Ce voleur qui, sans bruit, vint piller ma maison,
Lâche qui me sauvait pour m'égorger lui-même,
Ce faquin, ce laquais, vous l'aimez ?

LA REINE, perdant la tête.

Oui, je l'aime.

MARIE-JULIE, après avoir présenté l'arrêt de mort au roi qui le signe fiévreusement, le montrant à la reine.

Il meurt par vous ; il faut qu'il en soit averti.

Elle sort.

SCÈNE IV

LE ROI, LA REINE.

LA REINE, comprenant, et poussant un cri terrible en tombant aux genoux du roi.

Ah ! Sire, j'ai menti, j'ai menti, j'ai menti...
Non, non, cela n'est pas ; vous ne pouvez pas croire
Cette chose honteuse et basse ; oh ! l'âme noire !...
Mentir ainsi !... L'avoir ainsi fait condamner !...
Pour donner à son fils un trône, assassiner
La droiture, l'honneur, la vertu, l'innocence !...
Forger un crime !... Ah ! Dieu ! Que n'ai-je la puissance
D'ouvrir tout grand mon cœur à vos yeux ! vous verriez
Tout mon être si pur, qu'alors vous me croiriez.
Et vous-même, effaçant la tache avilissante...

Désespérément.

Je jure devant Dieu que je suis innocente ;
Donc il est innocent ; vos yeux sont-ils fermés
Pour ne pas voir cela ?

Sanglotant.

Dieu !

LE ROI.

Comme vous l'aimez !

LA REINE, vivement.

Non, je ne l'aime pas... je le plains, puisqu'il souffre
Pour moi, par moi. J'ai sous ses pas ouvert ce gouffre,
Et par mon imprudence... et par votre bonté :
C'était l'apôtre en lui que j'avais écouté.

Je vous gagnais vous-même à son beau rêve austère,
Et vos décrets jetaient du bonheur sur la terre,
Et nous ne savions pas que ma faveur, un jour,
Pût être interprétée à criminel amour.

LE ROI.

Il vous aime.

LA REINE.

Non, non.

LE ROI.

Il vous aime.

LA REINE.

Ah ! que sais-je?...
Un poète, un rêveur qu'une reine protège
Peut s'éblouir, ses yeux dans un songe noyés
L'égarent, mais c'est un vertige.

LE ROI, la regardant dans les yeux.

Vous croyez ?

LA REINE.

Non, non, c'est vrai ; je crois qu'il m'aimait... oui, peut-être
Il m'aimait ; vous voyez, je suis franche.

LE ROI, lui prenant le front et le relevant pour la regarder dans les yeux.

Oh ! connaître
Le secret de ce cœur !

LA REINE.

Mais vous le connaissez...
Je vous dis qu'il m'aimait, ce n'est donc pas assez ?

Relevant le front fièrement.

Mais s'il m'aimait, il me vénérait plus encore.

LE ROI.

A genoux, n'est-ce pas? Mais dis donc qu'il t'adore !

LA REINE.

Comme un muet, alors. Jamais il ne parla.
S'il m'adore, faut-il le tuer pour cela ?

LE ROI.

Il a parlé, puisqu'on m'a redit ses paroles.

LA REINE.

Oh ! des mots dénués de sens, des phrases folles,
Rien que l'enfantillage ému d'un cœur troublé ;

Avec une sorte d'autorité.

Puisqu'il se croyait seul, Sire, il n'a point parlé.

LE ROI.

Vous le défendez trop ; et votre cri d'alarme
L'accuse infiniment, comme aussi cette larme:
Vos pleurs, voilà l'outrage impardonnable...

LA REINE, se relevant brusquement et s'appuyant sur le dossier d'un fauteuil.

Hélas !

Je croyais... qu'en disant...

LE ROI, avec rage.

Vous ne comprenez pas
Que cet homme a jeté sur moi, sur ma couronne,
Sur toute ma maison, sur toute ma personne
Le ridicule ?

LA REINE.

Non,

LE ROI, continuant.

...La honte ?

LA REINE, haletante d'épouvante.

Non, c'est trop.

LE ROI.

Et que rien ne peut m'en laver que le bourreau?

LA REINE, se cachant la tête dans ses mains.

Ah !

LE ROI, lui saisissant les mains.

Tu ne comprends pas qu'il doit payer tes larmes ?
Oui, n'est-ce pas? l'amour d'un apôtre a des charmes
Que celui d'un époux n'eut jamais? Justes cieux !
La belle jeune fille arrive ; dans ses yeux
La candeur est écrite et la fierté rayonne ;
On l'admire, on lui ceint le front d'une couronne ;
On puise tout orgueil dans ce beau front vainqueur,
Toute foi dans ces yeux, tout espoir dans ce cœur ;
On l'adore, on s'oublie, on se donne, on se livre ;
Elle devient la joie et la raison de vivre ;
On la comble d'amour... Oh! l'amour, je le sais,
D'un vieillard... qu'ont usé les désordres passés
Favorisés par la marâtre... œuvre infernale
Qui vous prive à jamais d'une amour virginale !...
Mais enfin, malgré tout..., on l'aime, cette enfant ;
Et voilà qu'un matin, sûr de lui, triomphant,
Le printemps passe avec sa beauté d'auréole,
Le printemps, l'homme jeune ; et la jeunesse vole
Vers la jeunesse ; et les deux cœurs sont haletants,
Parce que c'est la loi qu'on halète au printemps.
Et le cœur innocent fléchit sous la nature,
Et soi, l'époux honni, risible créature,

On se voit seul ; On est un misérable roi
Qui crie : « A qui la reine ?... Elle n'est plus à moi. »

LA REINE, d'une voix sourde.

Faut-il qu'à sa marâtre alors on l'abandonne ?
On fait mieux ; on la chasse...

LE ROI, avec un sanglot.

Ou bien... on lui pardonne;
Mais que dis-je ? pourquoi parlé-je de pardon ?
C'est donc vrai ?... J'y crois donc ? Je me condamne donc ?

LA REINE, suppliante.

Non, non...

LE ROI, lui prenant le bras.

Je suis jaloux : écoute, si tu m'aimes...
Vois, quand l'amour vous tient comme on passe aux extrêmes,
...Je peux... tout... Dis, pourquoi ne veux-tu pas m'aimer ?

LA REINE, vivement.

Mais je vous aime.

LE ROI.

Hélas ! tu veux me désarmer.

LA REINE, avec ardeur.

Non, je veux vous aimer, vous dis-je, je le jure,
Et je vous aime, et c'est pourquoi je vous conjure
De ne pas entre nous dresser un échafaud.
Le billot trahit la justice, s'il lui faut
Un innocent.

LE ROI, avec force.

Non, non, un coupable.

LA REINE, *vivement.*

Un coupable,
Soit ! Mais non d'un forfait dont j'étais incapable.
Son rêve le proscrit : qu'on l'exile en un lieu
Très lointain, Sire.

LE ROI, *revenant à l'espoir.*

Et tu m'aimeras ?

LA REINE.

Comme un dieu.

LE ROI, *l'enlaçant.*

Non, comme un homme, comme un amant, je veux l'être.

LA REINE, *haletante d'espoir.*

Oui, Sire, oui, mon époux, mon cher époux, mon maître.

LE ROI.

Quant à cette femme...

LA REINE, *de même.*

Oui...

LE ROI.

Je la proscris aussi...

LA REINE, *de même.*

Oui... mais je pense...

LE ROI.

Quoi ? Que penses-tu ?

LA REINE, *de même.*

Ceci,

Qu'elle peut devancer vos ordres, tant sa haine
Veut l'exécution...

LE ROI,

C'est bon, c'est bon.

LA REINE, plus timidement.

Prochaine.

LE ROI.

Nous avons la nuit.

LA REINE, suffoquée.

Ah !... la nuit ?... c'est... pour demain ?

Prenant une plume et la mettant dans la main du roi.

Alors, Sire...

LE ROI.

Pourquoi cette plume ?

LA REINE, timidement.

La main
Dont fut signé l'arrêt de mort...

LE ROI.

Bon, je le casse.

LA REINE.

Pourrait, si vous vouliez...

LE ROI, impatient.

Quoi ? quoi ?

LA REINE.

Signer la grâce.

LE ROI.

Oui, c'est promis, juré, là !... voyez cet esprit
Inquiet qui s'enfuit, quand le mien lui sourit,
L'appelle, l'aime ; allons, ramène ta pensée
Sur moi.

LA REINE.

Sire, une ligne.

LE ROI.

Es-tu donc si pressée ?

LA REINE, vivement.

Non.

LE ROI.

Tout à l'heure.

LA REINE, de même.

Oui !...

Ne pouvant contenir ses larmes.

C'est qu'on tremble en supposant
Des choses...

LE ROI, affectueusement.

Bon, voilà qu'elle pleure à présent,
Va, je les sécherai tes larmes.

Roulement de tambours au dehors.

LA REINE, terrifiée.

Sire !

UN CRIEUR PUBLIC, au dehors.

« Il est porté à la connaissance de tous les Danois que,
» pour l'exemple et l'épouvante salutaire des méchants,
» la Haute-Cour, après débats publics et, les défenseurs
» entendus, »

LE ROI, énervé de l'attitude de la reine.

Donne
Ce papier, cette plume.

LA REINE, avec joie.

Ah ! Sire !

Elle se lève vivement et donne le papier et la plume au roi qui écrit pendant que le crieur public continue.

LE CRIEUR.

» A condamné Frédéric Struensée, comte d'Aalborg,
» ministre d'État, à la peine capitale...

La reine, voyant écrire le roi, accompagne nerveusement les paroles du crieur public d'une mimique qui semble dire joyeusement : « ce n'est pas vrai ! non ! non ! non ! voici la grâce », mimique qui s'accentue après le mot du roi : Je pardonne.

LE ROI, lisant ce qu'il écrit.

Je pardonne
A Struensée et lui fais grâce.

LE CRIEUR, continuant.

« Et ordonne que ledit seigneur déchu de ses titres, biens
» honneurs et dignités, sera exécuté sur la place d'armes,
» par la main du bourreau.

» CHRISTIAN ».

LE ROI, signant ce qu'il écrit.

Christian.

Nouveau roulement de tambour.

Voi
Si je t'aime.

LA REINE.

Ah ! je vous bénis.

LE ROI, lui prenant la main.

Non, aime-moi.

LA REINE.

Je vous aime.

Elle se lève et passe devant le roi.

LE ROI.

Où vas-tu

LA REINE, craintive.

Porter...

LE ROI.

Quoi?... Qu'est-ce encore?

LA REINE, continuant.

...Cette grâce... Songez...

LE ROI.

Je songe que j'adore
Tes yeux, ta voix, ta bouche et qu'à ton pauvre roi
Tu peux bien accorder une heure, un instant. Quoi?
Que dis-tu? Cette grâce? Eh bien! qu'on la lui porte.
Appelle un page.

LA REINE.

Un page est-il sûr? Il importe
Que la haine...

LE ROI, avec colère.

De qui?

LA REINE, d'une voix étranglée par l'émotion.

Mais de Julie...

LE ROI, éclatant.

Assez!
La haine qui sur moi plane, va, je le sais,
C'est la tienne. Et j'en meurs. Et tu l'aimes, cet homme,
Tu l'aimes, j'en suis sûr; eh bien, soit! qu'on vous nomme
Les adultères!... Soit!... Et tombe encor plus bas:
A la femme coupable on ne pardonne pas,

M'as-tu dit ? On la chasse : eh bien donc, je te chasse
Et je rive ta honte à son déshonneur

LA REINE.

Grâce !...

Le roi frappe sur un timbre, la porte du fond s'ouvre et laisse voir dans la galerie voisine, deux valets porteurs de flambeaux.

LE ROI.

Reconduisez la reine.

La reine sort, dominée par le geste impérieux du roi qui chancelle et se laisse de nouveau retomber sur son siège avec désespoir.

Ah ! cadavre de roi,
Loque humaine, néant, le condamné c'est toi.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE *

RANTZAU, STRUENSÉE, LE GEOLIER.

RANTZAU, au geôlier.

Tiens, prends ma bourse et fuis !...

Le geôlier sort.

J'arrive à temps, peut-être.

STRUENSÉE, rêvant.

Mathilde !

RANTZAU, s'approchant de Struensée.

Le voici !

Le regardant avec une grande pitié.

Qui pourrait reconnaître
En cet abandonné promis à l'échafaud
L'homme qui nous disait : « Je veux, j'ordonne, il faut. »
Il faut !... Il faut mourir. Que l'histoire est rapide !
Il dort; son âme est libre et son front est limpide;
Vaillant sommeil... peut-être il songe aux jours heureux.
Les bons sont forts; la mort n'a point d'affres pour eux.

* Voir la note 11.

Après un silence. Avec force.

Du crime qu'il permet tout un peuple est complice,
Juges iniques!... Non, assassins! Ce supplice
Déshonore avec vous le pays, mais parbleu,
Vous comptez sans Rantzau.

Éveillant Struensée.

Struensée!

STRUENSÉE, se réveillant.

Ah! mon Dieu!...

Le visage illuminé.

Je la voyais... Mathilde...

RANTZAU, vivement.

Oh! malheureux!...

STRUENSÉE.

En rêve.

Un beau conte de fée en somme qui s'achève.
C'est fini, tout s'envole et je ne rêve plus.
Rantzau, dans ma prison?

RANTZAU.

J'ai des gens résolus;
Hâtons-nous. Sous mon toit je vous offre un refuge.

STRUENSÉE, très étonné.

Vous? pourquoi?

RANTZAU.

Pour sauver mon pays que Dieu juge
Du déshonneur d'avoir répandu votre sang.
Mon amour ne veut pas qu'il tue un innocent.

STRUENSÉE, avec joie.

Ah! j'ai donc un ami! vous, mon noble adversaire,
Vous!

Lui serrant la main avec effusion.

Merci!

Après un temps.

Mais la mort m'est bonne et nécessaire;
Laissez-moi m'en aller, il m'est doux de partir,
Et j'en ai des raisons...

RANTZAU.

Que je crois pressentir.

STRUENSÉE.

Je puis bien vous parler sur le bord de la tombe
De celle que j'adore et pour qui je succombe,
Puisque ce saint amour que vous-même plaindrez
Ne fut qu'un long silence à ses pieds vénérés.
O vénération plus douce que l'ivresse
Des plus ardents baisers! Songer : « C'est la maîtresse
De mes jours et son cœur l'ignore. » S'enfermer
Tout en soi, ne vouloir l'aimer que pour l'aimer,
Trouver dans ses respects d'adorables supplices
Des tortures des sens se faire des délices,
Mettre tout son orgueil à n'en rien espérer,
Dieu juste! et n'aboutir qu'à la déshonorer!

Très nerveusement.

Où va-t-on reléguer sa jeunesse éperdue?
Sa voix toujours plaintive et jamais entendue,
Quels murs l'étoufferont, céleste chant d'oiseau?

Avec une sorte d'effroi.

La reine va souffrir et je vivrais, Rantzau?

Solennellement lui prenant la main.

Rantzau, si votre amour eût perdu votre reine...

RANTZAU, le regardant dans les yeux, avec une émotion solennelle.

Dictez-moi vos adieux à votre souveraine.

STRUENSÉE.

Ah! vous m'avez compris, c'est bien. Dites-lui donc
Que son féal sujet lui demande pardon
De ses larmes et goûte un bonheur sans mélange
A s'en aller vers Dieu pour lui parler d'un ange,
Et qu'il ne peut mourir, puisqu'il emporte aux cieux
L'éclair d'éternité qu'il a pris dans ses yeux.
Dites-lui que je la bénis... et suis près d'elle.

RANTZAU.

Oui, je le lui dirai d'une bouche fidèle.

STRUENSÉE.

Elle aura mon adieu, je suis heureux, merci.

SCÈNE II

LES MÊMES, GULDBERG, KOLLER, HOMMES DE LOI, GARDES.

RANTZAU, voyant Koller et les gens de loi.

Ah!

STRUENSÉE, avec sérénité.

Quoi? Je pars heureux, vous dis-je.

KOLLER, à Rantzau.

Vous ici,
Monsieur?



RANTZAU.

Oui, je voulais le sauver, il refuse.
Ah! monsieur, que l'on doit avoir l'âme confuse
A s'avouer qu'on est le valet des bourreaux,
Quand la tête qui tombe est celle d'un héros!

KOLLER.

Monsieur!

RANTZAU.

Comptez sur ma promesse, Struensée,
Je porterai là-bas toute votre pensée,
Puis j'irai dire à vos meurtriers triomphants
Que la patrie a droit au sang de ses enfants,
Mais non à leur honneur et que c'est elle en somme
Qui se souille en voulant flétrir un honnête homme.
Ce devoir accompli, vos ordres obéis,
J'irai pleurer chez moi l'honneur de mon pays.
Adieu.

Il embrasse Struensée et sort en proie à une grande émotion.
Koller, Guldberg et tous les assistants demeurent un moment silencieux sous le coup des paroles de Rantzau.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins RANTZAU.

STRUENSÉE, sur le devant de la scène.

Prenez ma vie, il emporte mon âme.

Guldberg fait signer à Koller un parchemin.

L'échafaud?...

Avec indifférence.

Oui.

Fermant les yeux.

Mathilde... un sourire de femme,

Un regard, un soupir... l'âme de l'homme est là.
Aimer, c'est tout. Mourir? s'éteindre? Qu'est cela?

KOLLER, à Guldberg.

Lisez.

GULDBERG, lisant.

« Par suite d'un juste arrêt et pour l'exemple et l'épou-
» vante salutaire des méchants, la Haute Cour, après débats
» publics et les défenseurs entendus, a condamné Frédéric
» Struensée, comte d'Aalborg, ministre d'État, à la peine
» capitale et ordonné que ledit seigneur déchu de ses titres,
» biens, honneurs et dignités, serait exécuté sur la place
» d'armes par la main du bourreau.

» CHRISTIAN. »

Un silence.

KOLLER, à Struensée.

N'avez-vous rien à dire?

STRUENSÉE.

Je déclare
Devant Dieu qui sait tout, voit tout et tout répare,
Devant les hommes qui sont aveugles et fous,
Devant ma conscience en fête, devant vous,
Que je suis innocent des crimes qu'on me prête
Et que je plains vos cœurs cent fois plus que ma tête
Qui ne tombe après tout que d'un bas échafaud,
Tandis que votre honneur va tomber de très haut;
Et que mes prétendus complots et sacrilèges
Sont un : celui d'avoir sapé vos privilèges,
Mais qu'en vain votre peur résiste à mon effort :
Le droit que j'ai semé va fleurir par ma mort.
Et je déclare aussi que l'indigne Julie
Eut grand tort d'ignorer, par excès de folie,

Qu'en cette vie, ou mieux, cette course au tombeau,
Il faut savoir aimer quelque chose de beau
Afin d'en attacher le lustre à sa mémoire.
Elle, on l'enterrera sous une pierre noire,
Symbole de son cœur. Portez-lui mon décret.
J'ai dit, monsieur, donnez vos ordres. Je suis prêt.

GULDBERG, à demi voix à Koller.

Un pasteur voudrait voir le prisonnier.

KOLLER.

Son père,
Je sais, laissons-les seuls.

GULDBERG.

Le peuple s'exaspère...

KOLLER.

Qu'il lui donne le temps de se remettre à Dieu.

Le pasteur parait, Koller lui indique Struensée et sort

SCÈNE V

STRUENSÉE, LE PASTEUR.

STRUENSÉE, absorbé par une rêverie intime.

Chers parents, si du moins j'avais eu votre adieu.

LE PASTEUR.

Mon enfant.

STRUENSÉE.

Mon père ! Ah !... vous !...

Il tombe dans ses bras.

A cette heure amère,
Que vos baisers sont doux !... Je vous aime.

Après un silence ; douloureusement en songeant à la douleur de sa mère.

Et ma mère ?

Voyant que le pasteur ne répond pas.

Mon Dieu... vous vous taisez.

LE PASTEUR, gravement.

Mon enfant, sois béni,
Courage ; Dieu dans sa clémence est infini.

STRUENSÉE, comprenant, avec désespoir.

Ah ! pauvre mère, hélas !...

LE PASTEUR, vivement, avec une émotion sublime.

Ne la plains pas : Dieu l'aime
Puisqu'elle te précède en ce chemin suprême
Et que de mon angoisse il lui plut la sauver.
Tu ne la quittes pas, tu vas la retrouver.

STRUENSÉE, en extase devant son père.

Ah ! que vous êtes grand !

LE PASTEUR, avec une gravité attendrie.

Mon fils, tu vas paraître
Devant ton créateur, parle, es-tu certain d'être
Sans remords ?

STRUENSÉE.

Sans remords.

LE PASTEUR.

Sans effroi ?

STRUENSÉE.

Sans effroi.

LE PASTEUR.

Dans sa foi ?

STRUENSÉE.

L'âme en paix je confesse sa foi.

LE PASTEUR.

... Et... la reine?

STRUENSÉE, avec éclat.

La reine? Ah ! je confesse encore
Un amour aussi pur que la foi, que l'aurore,
Que votre âme... à témoin j'en prends ce crucifix.

LE PASTEUR, avec une solennelle émotion.

Dieu te reçoive donc dans sa gloire mon fils.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA REINE.

LA REINE, entre précipitamment.

Struensée!...

STRUENSÉE, avec joie.

Ah!

LA REINE, lui présentant la grâce signée du roi.

Prenez, vivez, c'est votre grâce.

STRUENSÉE, avec joie, prenant le parchemin.

Ma grâce, madame?...

LA REINE.

Oui.

STRUENSÉE, la considérant avec inquiétude, timidement.

Mais... vous?

LA REINE, comme enivrée.

Le roi me chasse.

STRUENSÉE.

Il vous chasse?

LA REINE, de même.

Avec vous, oui : « rivés désormais
L'un à l'autre... » a-t-il dit; c'est bien, je me soumets.

STRUENSÉE, protestant.

Vous...

LA REINE, vivement.

Dans l'esprit du roi tout me fait criminelle;
Eh bien! je le serai pour la vie éternelle
Dans la réalité céleste du bonheur.
J'en accepte ma part puisqu'on m'a pris l'honneur.

STRUENSÉE.

Madame...

LA REINE.

Ah! Struensée!... Accueillez votre amie.
On nous rive tous deux à la même infamie?

Pour la première fois je bénis donc le jour,
Puisqu'ainsi nous voilà rivés au même amour.

STRUENSÉE.

Madame.

LA REINE.

Non, Mathilde. Oui, ta reine le brave
Ce monde malfaisant. Dieu! t'aimer sans entrave,
Sans mesure!... Viens, viens sous un ciel plus clément,
Éperdument aimé, m'aimer éperdument...
Viens, nous sommes flétris, perdus.., le jour se lève!...
Nous vivrons oubliés, maudits, heureux...

STRUENSÉE, enivré.

O rêve!

LE PASTEUR, d'une voix solennelle.

Dieu juste, en tes chemins soutiens ton serviteur
Et qu'il se sente fort sous ton œil protecteur.

LA REINE, reconnaissant le pasteur, terrifiée.

Ah!

LE PASTEUR.

Daigne armer son cœur pour la dernière épreuve,
Car il porte au martyre une âme encore neuve,
Et qu'il s'élève absous vers le céleste lieu!
Reçois-le dans ton sein.

STRUENSÉE, dominé par la voix de son père.

Seigneur Dieu!

MATHILDE, abîmée d'effroi.

Seigneur Dieu!

LE PASTEUR.

Et toi, sa mère, toi qui l'attends à la droite
Du Très-Haut, souris-lui : la terre trop étroite
Te rend ton fils.

STRUENSÉE, déchirant le parchemin où est signée la grâce.

Mathilde, adieu.

LA REINE, suppliante.

Non.

Struensée jette à la volée les morceaux du parchemin.

LE PASTEUR, comme illuminé.

Seigneur, voi.
Ce juste peut enfin paraître devant toi. *

Les portes s'ouvrent et livrent passage à Koller, colonel de la garde norvégienne et à Guldberg, conseiller de la reine Marie-Julie, chargé de faire exécuter la sentence prononcée contre Struensée. Ils sont suivis du bourreau et de ses gardes. Le cortège s'avance au son de la marche funèbre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, KOLLER, GULDBERG, LE BOURREAU, LES GARDES.

LA REINE, apercevant le bourreau.

Horreur !

Elle tombe évanouie.

STRUENSÉE, à tous les assistants.

Sur mon salut je jure que la reine,
Sans reproche et sans peur, dans sa candeur sereine,
Peut lever fièrement son front pur vers les cieux.
Que ma mort volontaire en témoigne à vos yeux.

* Voir la note 12.

S'agenouillant devant le pasteur.

Mon père... *

LE PASTEUR, d'une voix étranglée, les mains étendues vers Struensée.

Oui, sois béni, mon noble enfant, espère;
Jésus qui t'a sauvé te conduit à son père.
Que la foi te soutienne en ce grave moment!...
Le Seigneur te sourit et te sera clément.
Réjouis-toi, mon fils!... Ton esprit se dégage
Et va voir du Seigneur resplendir le visage;
Ton âme épouse Dieu de l'éternel hymen.
Qu'il t'accueille à jamais dans sa lumière!... Amen!...

Insensiblement les genoux du pasteur ont fléchi, tandis que Struensée se relevait, et maintenant c'est le père qui est agenouillé devant son fils, c'est-à-dire devant la mort. Struensée lui prend la tête et la couvre de baisers. Puis il s'en détache, entraîné par les gardes. **

STRUENSÉE, en sortant.

Chères âmes, adieu.

Le cortège s'éloigne lentement. Musique de scène.

LA REINE, revenant de son évanouissement et cherchant des yeux autour d'elle.

Struensée!

Elle aperçoit le pasteur agenouillé. Un roulement de tambour se fait entendre, annonçant que tout est fini.

Avec horreur.

Ah!

Elle retombe à terre.

* Voir la note 13.
** Voir la note 14.

FIN.

NOTES POUR LES REPRÉSENTATIONS

OU LE DRAME SERAIT ACCOMPAGNÉ

DE LA MUSIQUE DE SCÈNE DE MEYERBEER.

---

1. — Ouverture n° 1 de la partition.

2. — *Page 18*, après le vers :

« Aime ta reine, ô peuple, elle est tout mon génie », le mélodrame *n° 2* annonce l'entrée du pasteur Struensée. Il se termine sur les mots : Mon fils ! — Mon père !

3. — Entre le premier et le deuxième acte, l'orchestre joue l'entr'acte (n° 3) qui commente la révolte. Derrière le rideau baissé on entend le chœur de la garde norvégienne :

Victoire et tremblez tous devant les preux du roi.
Ils vont partout semant l'effroi,
Place aux preux de Norvège !
Ils sont vainqueurs en tous combats,
Les fiers soldats.
Dieu même les protège
Et soumet le monde à leur loi.
Victoire et tremblez tous devant les preux du roi !

Victoire et tremblez tous devant les preux du roi.
Tout l'univers est en émoi
Quand passe leur phalange.
Ils ont l'œil clair et le bras fort
Les fils du Nord.
Ils viennent, qu'on se range.
Tremblez, voici les preux du roi.

4. — Page 43. Après les mots : « Elle m'acclame », on entend dans la coulisse la marche et le premier couplet du chœur de la garde norvégienne, n° 4.

5. — **Page 47. Sur le vers :**

« Pactise-t-on avec la révolte ? On l'écrase », on entend quelques mesures du chœur des Norvégiens (n° 4) qui va s'éteignant dans le lointain.

6. — **Page 49. Sur le mot : « Je vous défends de m'abandonner », *l'andantino mosso* (n° 6 de la partition d'orchestre) qui accompagne toute la scène muette et les derniers vers de Struensée.**

7. — **Avant le lever du rideau (troisième acte), l'orchestre joué le mélodrame n° 5 *(ad libitum).***

8. — **Page 72. Sur le mot : « Hâtons-nous », l'orchestre joue le mélodrame n° 6 (n° 7 de la partition d'orchestre), et après les mots : « Alors, alors, alors... », s'arrête un moment et joue l'entr'acte n° 7 (la polonaise), qui se termine pour le lever de rideau du deuxième tableau de l'acte III.**

9. — **Page 93. Avant le lever du rideau l'orchestre joue l'entr'acte n° 8.**

10. — **Entre le premier et le deuxième tableau du quatrième acte, l'orchestre joue l'entr'acte n° 9.**

11. — **Page 130. Le rideau se lève sur les premières mesures du n° 10 (le rêve de Struensée) et la musique accompagne l'entrée de Rantzau jusqu'au réveil de Struensée : « Ah ! mon Dieu ! »**

12. — **Page 141. Sur le vers :**

« Ce juste peut enfin paraître devant toi », l'orchestre joue la marche funèbre (n° 11).

13. — **Page 142. Sur le mot « Mon père ! », l'orchestre joue le morceau n° 12, qui accompagne toutes les paroles du pasteur Struensée.**

14. — **Page 142. Après que Struensée a embrassé son père, les gardes l'emmenant, l'orchestre joue le morceau n° 13. (Derniers moments.)**

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20812-9-09.




Digitized by Google